

DEUX MOIS DE CONVALESCENCE

I

LES DEUX SŒURS.

Il y a deux ans environ, par une piquante matinée encore fraîche de printemps, deux jeunes filles causaient gaïement devant une de ces grandes cheminées qu'on ne retrouve guère que dans les vieux édifices, et particulièrement dans certaines habitations champêtres des départements du nord de la France.

L'une de ces jeunes filles semblait âgée de dix-sept ans, et l'autre de douze; l'aînée, Marguerite d'Aubencourt, offrait le type à la fois splendide et mignon qui caractérise la race flamande; de magnifiques cheveux blonds, en ce moment épars sur ses épaules, touchaient presque le sol et l'enveloppaient d'un véritable manteau d'une merveilleuse beauté. La fraîcheur de son teint blanc et rose, la régularité de ses traits et l'expression douce et affectueuse de ses yeux bleus lui donnaient un charme indicible.

La plus jeune, brune, svelte, aux grands yeux noirs, à la peau bronzée, un peu maigre, comme les enfants de son âge, achevait de rattacher sur sa tête les longues tresses de ses cheveux couleur d'ébène.

« Allons! Marthe, lui dit sa sœur, voici trop longtemps que nous jasons au coin du feu, et que nous oublions l'heure à laquelle notre mère veut que nous descendions à la salle à manger. Nous allons encore la faire attendre et mériter d'être grondées.

— Marguerite! Marguerite! tu seras toujours la même! répliqua Marthe en riant, il est à peine neuf heures et demie, et la cloche ne sonne le déjeuner qu'à dix heures. »

Et elle se renfonça nonchalamment dans son fauteuil, plaça ses pieds sur les chenets, et appelant un petit chien de la Havane qui gambadait sur un canapé, elle se mit à jouer avec lui.

« Tu seras toujours la même, reprit gaïement Marguerite en riant! il faut que je me hâte de terminer ma toilette, car, lorsque la cloche sonnera, tu seras encore là, méchante fille, flânant et ayant grand besoin de mon aide pour te trouver prête à temps. »

Marguerite, en effet, s'assit à l'autre extrémité de la chambre devant une glace de Venise; elle commençait à rassembler ses beaux cheveux pour les rattacher sur sa tête, quand un cri déchirant partit du coin de la cheminée. Elle se retourna vivement. Sa sœur Marthe était enveloppée de flammes; sa jupe, imprudemment approchée du foyer, avait pris feu.

Marguerite s'élança, et entoura Marthe de ses bras

pour étouffer la flamme; soudain cette flamme s'attacha à ses longs cheveux épars.

On accourut aux cris des deux jeunes filles. On trouva Marthe évanouie, mais sans brûlure sérieuse: quant à Marguerite, ses cheveux étaient consumés, et le feu lui avait dévoré le visage.

Je vous laisse à penser de quel désespoir se sentirent frappés le père et la mère à la vue de cet affreux spectacle; cependant tous les deux trouvèrent en ce terrible moment le sang-froid nécessaire pour donner les soins que réclamait l'affreuse position de leurs enfants.

Tandis que madame d'Aubencourt transportait sur un lit Marthe encore sans connaissance, M. d'Aubencourt, l'un des médecins les plus justement renommés du pays, donnait à Marguerite les premiers soins qu'exigeaient ses cruelles et profondes brûlures; celle-ci, malgré les atroces souffrances qu'elle éprouvait, semblait surtout préoccupée de rassurer son père et sa mère.

Quant à Marthe, à peine eut-elle repris connaissance, qu'elle voulut courir près de sa sœur, et rien ne put, dès ce moment, la déterminer à la quitter d'un instant.

Vous pouvez supposer quelle triste existence pesa dès lors sur cette famille naguère si calme et si heureuse. On craignit longtemps pour la vie de Marguerite, et les médecins, ses confrères, que M. d'Aubencourt avait fait appeler dans l'espoir de s'éclairer de leurs conseils, ne partageaient que trop les craintes du pauvre père.

Après trois semaines d'alternative, d'espoir, de crainte, d'angoisses de toute nature, Marguerite était sauvée; mais, hélas! elle n'avait point recouvré la vue, et on craignait qu'elle ne la recouvrât jamais.

Malgré cette triste conviction, ce fut presque un jour de fête pour la famille d'Aubencourt que celui où Marguerite, pour la vie de laquelle on avait si longtemps tremblé, put quitter son lit, et s'approcher de la fenêtre, afin de respirer l'air tiède d'une belle matinée de printemps.

Ce fut Marthe qui l'aïda à quitter sa couche, Marthe qui la soutint et qui la guida vers la fenêtre, Marthe qui disposa les oreillers de son fauteuil, Marthe qui plaça des coussins sous ses pieds. — Marthe n'avait point voulu, je vous l'ai dit, quitter sa sœur d'un moment pendant toute la durée de sa maladie. Malgré ce qu'on put lui dire, malgré les supplications de ses parents, elle passa les jours et les nuits dans la chambre de sa sœur, prête, à la première plainte de la malade, à se trouver auprès d'elle, et à lui venir



en aide. Cette enfant frivole et pétulante s'était faite pour sa sœur, une garde-malade attentive, dévouée, infatigable, et d'une patience angélique.

Aussi, quand Marguerite se fut un peu sentie ranimer par le bon air pur qu'elle respirait et par les rayons du soleil qui semblaient la caresser et l'envelopper, elle chercha en tâtonnant la main de sa sœur, et lui dit :

« Oh ! ma chère Marthe que je me sens bien ! »

Marthe, qui pleurait silencieusement en regardant Marguerite, s'efforça de donner à sa voix un peu de fermeté pour répondre ; mais elle ne put contenir ses sanglots.

Marguerite l'attira dans ses bras et posa sur son front ses lèvres à peines cicatrisées.

« Aveugle ! aveugle à cause de moi ! » s'écria Marthe qui ne put réprimer plus longtemps son désespoir.

— Allons, lui dit sa sœur de sa voix faible encore, allons, Marthe, pourquoi ces vilaines pensées ? Dieu, qui m'a rappelée de la mort, me guérira de la cécité. D'ici là, toi qui m'as si bien soignée, tu seras mes yeux ; tu verras pour toi et pour moi ; ce sera une bonne raison pour ne plus nous quitter un seul jour, un seul moment, une seule minute ! A nous deux nous ne ferons plus qu'une seule.

— Oh ! ma sœur ! ma bonne sœur !

— N'avons-nous point déjà commencé ? N'est-ce pas toi qui récitais matin et soir, à mon chevet, les prières que nous adressions à Dieu ? N'est-ce pas toi, qui, dans mes heures de calme, et quand notre père le permettait, me lisais quelques pages d'un livre amusant ? Ce que je ne verrai pas, tu me le raconteras. Mais Flock n'est pas là ? dit-elle, pauvre petit chien ! lui non plus ne m'a point quittée pendant ma maladie ! Il s'est tenu obstinément sur le pied de mon lit, et il n'a point aboyé une seule fois, comme s'il eût compris que ses aboiements pouvaient me fatiguer.

— Flock est dans le jardin, répartit Marthe, et je l'attrape qui rattrape le temps perdu. Il court comme un fou dans les allées, sur la pelouse, et même dans les plates-bandes. Le voici qui poursuit des oiseaux jusqu'à la lisière du petit bois !

— Oui, j'entends ses bons petits jappements. Et, dis-moi, sœur, la feuillée commence-t-elle déjà à paraître ? Il me semble que oui. Je crois le reconnaître au mormure que produit le vent en soufflant à travers les rameaux.

— Les arbres sont déjà verts, mais de ce vert tendre et délicat qui deviendra bientôt plus sombre. » En ce moment M. d'Aubencourt entra.

« Comment te trouves-tu, mon enfant ? demandait-il en prenant dans ses mains les mains de Marguerite.

— Bien, mon père ! très-bien, je vous l'assure. »

M. d'Aubencourt interrogea le poulx de sa fille.

« En effet, dit-il, tu n'as pas le moindre symptôme de fièvre.

— Et si vous saviez avec quel plaisir j'ai mangé la bonne aile de poulet que vous m'aviez permise. Ah ! père, me voici guérie ! »

M. d'Aubencourt leva un regard douloureux sur sa fille aveugle.

Guérie ! pensa-t-il ! guérie !

« Si vous saviez, père, comme c'est bon de se sentir renaître à l'existence ! de ne plus avoir la tête em-

barrassée par la fièvre, de manger avec bon appétit, de pouvoir se lever, se rasseoir, aller, venir, en liberté ! mon père, je suis bien heureuse !

— Ma chère enfant !

— J'ai de grands projets pour demain — si vous le permettez bien entendu ; — d'abord ma mère, vous, Marthe et moi, nous irons tous les quatre à la messe, remercier Dieu de ma convalescence.

— J'espère que tu le pourras, mon enfant.

— Et puis ensuite j'irai, avec ma chère Marthe, m'asseoir dans le jardin, au soleil et bien abritée par le grand mur du potager. Ah ! il me tarde de revoir mes beaux arbres et mes belles fleurs !

— Voir ! ne put s'empêcher de murmurer le pauvre père.

— Eh oui, voir, répliqua-t-elle gaiement. N'ai-je pas les yeux de Marthe ? comme je le lui disais tout à l'heure. »

II

LES FLEURS DU PRINTEMPS.

Le lendemain matin, ce fut une grande joie dans la maison du docteur d'Aubencourt ; car, après une nuit excellente, sans fièvre, sans agitation, une nuit comme n'en avait point passée Marguerite depuis son fatal accident, la convalescente put descendre au jardin et s'y installer dans un fauteuil.

Son père et sa mère s'assirent à côté d'elle, et Marthe s'installa à ses pieds, sur l'herbe. L'air était tiède et doux, le soleil caressant, et de tous côtés arrivaient ces vagues senteurs qu'exhalent les premières fleurs du printemps. Les oiseaux volaient çà et là, jetant des cris joyeux, et venaient jusqu'au-dessus de la famille réunie, ramasser des brins d'herbes et des débris de laine et de coton pour garnir leurs nids, qu'ils commençaient à édifier, les uns au sommet des grands arbres, les autres dans l'épaisseur des buissons.

A l'âge de Marthe, on ne saurait demeurer longtemps en place. Aussi la jeune fille ne tarda point à se lever doucement et à se diriger vers la prairie qui touchait au jardin, et qui s'étendait jusqu'à un petit bois. Personne ne s'aperçut de son départ, si ce n'est toutefois maître Flock, le petit chien blanc de la Havane, qui commençait, lui aussi, à trouver bien longue une immobilité de dix minutes.

Marthe et Flock se mirent donc à courir tous les deux dans la prairie d'où leur arrivée fit s'envoler des nuages de papillons et d'insectes.

Après avoir couru et gambadé quelques instants comme une chevette mise tout à coup en liberté, après avoir respiré à pleins poumons la fraîcheur du grand air dont elle se trouvait depuis si longtemps privée, Marthe se mit à cueillir les plus belles des fleurs des champs, qui s'épanouissaient, tantôt au milieu même de la prairie, tantôt sur la lisière du bois, ou au bord d'un petit ruisseau. Puis, toujours suivie de Flock, qui gambadait sur ses talons, elle revint sans bruit et déposa doucement sa moisson parfumée dans les mains de Marguerite.

Le visage de la jeune aveugle devint radieux, elle respira avec délice l'odeur des fleurs, elle les prit une à une, et elle les caressa de ses doigts effilés et encore amaigris.

« Merci ! Marthe, dit-elle, merci ! que tu me fasses plaisir. Oh ! les belles fleurs ! Je suis sûre que je re-

connaîtrai plusieurs d'entre elles rien qu'au toucher, rien qu'en sentant leurs parfums. Ah ! voici une marguerite ! Cette petite branche est de l'aubépine, et celle-ci, mon père, dont la feuille est si bizarrement découpée ?

— C'est le *gouet* ou *pied de veau*, mon enfant.

— Le *gouet*, oui, c'est bien cela, père. Je me rappelle qu'au printemps dernier, un matin que j'étais sortie de bonne heure, avec toi, pour aller visiter un pauvre malade, au hameau voisin, tu me montras, contre un buisson, un *gouet* dont les feuilles lisses, d'un vert foncé, tachées de noir avaient attiré mon attention. Ses fleurs, d'un blanc sale, devaient bientôt produire, me dis-tu, des baies écarlates. Toutes les parties de cette plante, ajoutas-tu, contiennent un suc laiteux, de saveur âcre et piquante, et cependant sa racine peut au besoin fournir un aliment. *Parmen-tier*, à qui l'on doit l'importation de la pomme de terre en Europe, recommandait la racine du *gouet* comme une nourriture saine.

— Dans certains pays, ajouta M. d'Abencourt, on sert le *gouet* sur les meilleures tables. Les Romains, qui se connaissaient en gastronomie, le faisaient venir à grands frais d'Alexandrie, et Lucullus, le premier, l'acclimata dans ses jardins de Rome. Enfin, réduite en poudre, cette même racine produit un excellent dentifrice ; elle rend, en outre, de la force au vin devenu trop faible, et, dissoute dans de l'eau tiède, elle mousse et remplace jusqu'à un certain point le savon.

— Et l'aubépine, père, l'aubépine, joint-elle aussi de propriétés utiles ?

— Les médecins russes l'emploient pour combattre les rhumatismes. Elle jouait un grand rôle dans les fêtes nuptiales de l'antiquité. Les fiancés se couronnaient de ses fleurs. Il n'y a pas bien longtemps que, dans le midi de la France et surtout à Bordeaux, on suspendait, au printemps, au milieu de certaines rues, d'immenses couronnes d'aubépine qu'on éclairait, le soir, avec des verres de couleurs. Enfin, dans les Pyrénées, au bord des champs, on plante toujours une petite croix entourée d'aubépine pour obtenir de belles récoltes.

— La jolie coutume !

— L'aubépine est, dans ces contrées, à la fois le symbole de la candeur et de la charité. On raconte que, vers les premiers temps du christianisme, un paysan tomba malade et ne put ni labourer ni ense-mencer ses champs. Des voisins résolurent de lui venir en aide et s'associèrent pour labourer et ense-mencer la terre du pauvre homme, qui serait, sans cela, restée en jachère. Ils se mirent donc bravement à l'œuvre, et, en deux jours, tout fut en bon état. Or, comme ils terminaient leur besogne charitable, ils remarquèrent trois petits enfants inconnus dans le village et qui, vêtus de blanc et la tête couronnée d'aubépine, plantaient de distance en distance, sur la lisière des champs de tous les travailleurs, des croix de bois entourées de branches d'aubépine.

Tandis qu'on s'étonnait de leur présence, du soin qu'ils prenaient et des motifs qui leur faisaient accom-plir cette besogne, ils déployèrent tout à coup de grandes ailes et s'envolèrent dans le ciel en faisant entendre des cantiques.

Or, il se fit que tous les champs marqués par eux d'une croix produisirent une récolte double : de là, la coutume dont je t'ai parlé.

— Et la marguerite, mon père ?

— La marguerite pourrait passer pour le symbole de la fidélité, car elle est la dernière fleur à dispa-raître quand l'hiver sévit, et la première à reparaitre quand le printemps revient. Souvent même elle ré-siste aux rigueurs de la mauvaise saison, et ne cesse de montrer ses pétales d'or entourées d'une cou-ronne blanche, que lorsque les gelées la flétrissent.

— Ah ! père, dit Marthe qui écoutait attentivement, je sais, moi, une histoire sur la marguerite.

— Eh bien ! dis-la-nous, mon enfant.

— C'est ma nourrice qui me l'a contée, il y a bien longtemps ; mais elle était si belle que je ne l'ai ja-mais oubliée.

— Nous t'écoutons, petite sœur.

— Eh bien ! pendant que les Romains poursuivaient et mettaient à mort les chrétiens de nos pays, saint Druon dit un jour à sa sœur sainte Olle : « — Sœur, voici les jours de la persécution qui arrivent. Moi, qui suis prêtre, je dois mourir à mon poste, et, sans reculer d'un pas, attendre le martyre. Mais toi, mon enfant, tu ne peux t'exposer avec les religieuses que tu diriges dans la voie du Seigneur aux supplices dont ils ne tarderaient point à torturer votre pieux essaim. Tu vas donc quitter cette contrée avec tes compagnes et chercher un asile où vous puissiez prier Dieu en paix. »

Sainte Olle résista longtemps ; mais il lui fallut, à la fin, obéir aux volontés de saint Druon, qui était à la fois son frère et son évêque.

Au bout d'un an, la persécution avait cessé et le bon prêtre aurait bien voulu revoir sa sœur. Or, la chose n'était point facile, car il ne savait en quel pays elle s'était réfugiée ; mais, plein de confiance dans le bon Dieu, et il se mit à marcher tout droit devant lui, au hasard, et en priant.

Quoiqu'on fût à la fin de l'automne, il ne tarda point à remarquer qu'à mesure qu'il marchait des touffes de petites fleurs blanches semblaient sortir de terre.

Il se mit donc à suivre le sentier indiqué par ces fleurs, et, après neuf jours de marche, il arriva dans un lieu désert, tout plein de grottes et de cavernes, dans lesquelles s'étaient réfugiées sa sœur et les saintes filles ses compagnes. C'est depuis ce temps que les marguerites fleurissent en toutes saisons.

— Tu viens de nous raconter, mon enfant, une de ces charmantes et naïves histoires que nos pères ai-maient à imaginer sur tous les objets qui les entou-raient. Ces légendes, qu'on se transmettait de bouche en bouche, de génération en génération, suppléaient à la poésie écrite et la valaient bien, peut être. Mais, pendant que nous devisons là, voici le vent qui frai-chit et le ciel qui se couvre un peu ; Marguerite, donne le bras à ta sœur, et rentrons au salon.

— Oui, mon père, mais je ne veux pas me séparer de mes belles fleurs.

— Non, certes, mon enfant. Nous les placerons dans un vase plein d'eau, près de ton fauteuil, et, à mesure que tu les y déposeras, si tu le désires, je te les nommerai, et je te dirai ce que je sais d'elles.

— Oh ! que vous êtes bon, mon père. »

Ils se levèrent tous et rentrèrent dans le salon, maître Flock en tête.

SAM.

(La suite prochainement.)

BIBLIOGRAPHIE

SECRETS DU FOYER DOMESTIQUE

Par M^{lle} ULLIAC TRÉMADEURE (1),

Mademoiselle Ulliac, dans une courte préface, nous apprend que ce nouvel ouvrage est une traduction, ou, pour parler plus juste, une imitation de l'anglais. Le travail, original qui a pour auteur mistress Ellis, écrivain estimé, reproduit avec exactitude les mœurs anglaises et certaines particularités de ces mœurs qui choqueraient la délicatesse de notre goût. Mademoiselle Ulliac l'a compris, et, tout en conservant le fond même du drame et les types anglais, elle a adouci et voilé ce qui aurait pu répugner à nos habitudes littéraires. Nous essayerons d'analyser son œuvre, qui est pleine d'intérêt et de sérieuses leçons.

Ellinor, jeune fille charmante, pleine d'intelligence et de précieuses qualités, épouse un médecin, George Estanley, qui, jeune aussi, occupe cependant un rang distingué dans l'opinion publique. Que de bonheur leur semble promis! avec quelle confiance Ellinor s'avance vers l'avenir! Mais, dès les débuts de cette union, un sourd malheur la menace, et bientôt la jeune femme découvre l'ennemi secret qui mine le frêle édifice de sa félicité. Cet ennemi, c'est une passion, une passion grossière, repoussante, qui doit tarir à la fois l'intelligence, l'affection, la fortune; en un mot, c'est l'ennemi de tant de familles indigentes, et qui, en Angleterre, s'attaque aussi aux plus nobles, c'est l'ivrognerie. George, suivant le triste exemple d'un grand nombre de ses compatriotes, aime à boire et cherche à se distinguer dans ces tournois d'après-dîner qui livrent, en l'absence des femmes, tant d'Anglais distingués à ce vice hideux et cruel. Ellinor, peut-être, pourrait le guérir, elle pourrait lutter, au nom du devoir et de l'amour contre une si méprisable faiblesse; mais elle aime, et elle craint de s'aliéner le cœur de celui qu'elle aime. Il a repoussé de timides observations, elle n'ose plus parler, et son mari descend de plus en plus dans le gouffre; et comme les passions portent en elles-mêmes leur châtiment, sa main, que l'ivresse a rendue tremblante, manque une opération importante; sa clientèle le fuit, sa fortune naissante s'écroule, et il est obligé de se retirer, pauvre et presque flétri, dans un humble village. Là, le caractère d'Ellinor se montre dans sa grandeur; soutenue par sa piété, par son amour conjugal, elle se dévoue à une vie de sacrifices en donnant à sa vie un double but : cacher à ses

enfants le défaut de leur père, et arracher peu à peu celui-ci à ces excès qui le dégradent. Des années s'écoulent : Ellinor, modeste, silencieuse, grandit en vertus et ses enfants s'élèvent bons et courageux comme leur mère; George seul ne change pas, lorsque une circonstance imprévue lui révèle l'amour dont il est aimé et les durs sacrifices que sa femme s'est imposés. Ellinor a dû s'absenter, et George est seul avec ses enfants, ses enfants qu'il connaît peu et qui l'aiment et le respectent à distance.

Nous citerons cette scène :

« George, après le départ de sa femme, resta assez longtemps absorbé dans ses pensées. Enfin, las du silence qui régnait autour de lui, et surtout fatigué de lui-même, il passa dans le parloir.

» Marie travaillait auprès de la fenêtre. Elle se leva comme en sursaut, et se hâta d'avancer une chaise auprès de la table sur laquelle était servi le déjeuner pour son père, déjeuner substantiel et choisi, qui ne ressemblait en rien au repas frugal que George avait vu faire, le matin même, à sa femme et à ses enfants. Il en fut frappé, et, d'un air préoccupé, il se mit à table. Aussitôt Marie retourna à sa place et reprit son ouvrage, ne levant les yeux que pour s'assurer si son père avait tout ce qu'il lui fallait.

» George se décida à déjeuner; mais c'était par contenance et afin de cacher à sa fille une préoccupation qui pouvait devenir trop visible. Jamais encore il ne s'était trouvé ainsi seul avec son enfant, avec sa fille Marie, dont le visage calme et doux rappelait celui de George, alors que les années et surtout les excès n'en avaient pas fait disparaître la régularité et la beauté.

» — Marie, dit-il après une longue hésitation, est-ce que vous avez pour habitude, ainsi que votre mère, vos frères et votre sœur, de manger du pain noir à déjeuner?

» — Oui, mon père, nous en mangeons toujours, à dîner comme à déjeuner.

» — Et votre mère, mon enfant, partage-t-elle habituellement votre déjeuner? Mange-t-elle toujours du pain noir et du lait?

» — Oui, mon père... c'est-à-dire quand elle déjeune, car bien souvent elle ne prend rien du tout.

» — Elle aime donc beaucoup le pain noir et le lait?

» — Je ne le crois pas, mon père. Frédéric et moi nous n'aimons guère l'un et l'autre dans le commencement; mais maman nous a bien assurés que plus on se nourrit simplement, mieux cela vaut, et qu'on finit par se trouver bien des mets les plus simples. Et puis, elle nous a dit toujours que c'est une bonne habitude à prendre quand on est jeune, bien portant et heureux, parce que si le malheur vient et qu'on soit

(1) Un volume in-12, prix 1 fr. Bibliothèque des bons livres, chez E. Mailet, libraire-éditeur, 15, rue Tronchet.

obligé de s'y accoutumer plus tard, c'est bien plus rude!

» A ces mots, George sentit comme un dard aigu qui lui perçait le cœur. Le malheur était venu, et la nécessité, dans toute sa rudesse, pesait sur Ellinor. En silence, elle s'imposait toutes les privations, afin que George n'en éprouvât aucune. Jamais elle ne partageait ni le déjeuner ni le dîner de son mari, sous prétexte qu'elle préférait déjeuner et dîner à part avec ses enfants, dont la turbulence aurait pu fatiguer leur père, et ce père était délicatement nourri. Il voyait servir sur sa table les mets de la saison, des primeurs quelquefois... tandis que sa femme et ses enfants vivaient de pain noir et de lait!... Et pour combler la mesure du dévouement à l'époux, Ellinor disait à ses enfants, leur persuadait qu'il fallait vivre ainsi quand on était *heureux*, afin de se préparer aux *jours mauvais*!...

» Quelque chose d'amer semblait couler goutte à goutte dans la blessure que George venait de recevoir par les paroles de sa fille... Il essaya, pour bannir de pénibles pensées, de changer le sujet de l'entretien.

» — Comme vous travaillez, Marie! Peut-on demander pour qui, ma chère enfant?

» Marie rougit jusqu'au front, baissa la tête et répondit à mi-voix :

» — Je fais une chemise d'homme.

» Cette question avait été adressée par George à sa fille sans qu'il attachât à la réponse qu'il allait recevoir la moindre importance; mais l'embarras visible de Marie excita sa curiosité.

» — Alors, vous travaillez pour moi ou pour Frédéric?

» — Oh! cette chemise est trop grande pour Frédéric, répondit Marie en essayant de sourire.

» — Eh bien! en ce cas elle est pour moi. Pourquoi ne pas le dire tout de suite, ma fille? Il n'y a pas de mystère à mettre à cela.

» — C'est un secret, répondit Marie, dont les yeux se remplirent de larmes.

» — Un secret!... comment, vous pleurez?

» Il la presse de questions; l'enfant avoue enfin : elle travaille, et sa mère et sa sœur travaillent aussi, pour un mince salaire qui doit fournir aux dépenses de ménage, aux mois d'école de Frédéric et de son frère, et puis, à une acquisition, une autre...

» — Et quelle est-elle, demande George avec inquiétude.

» — Vous saurez donc, mon père, reprit Marie en baissant un peu la voix, vous saurez que maman veut avoir pour vous quelque chose... qui vous fera bien plaisir... un petit cheval!

» — Un cheval!

» — Oui, mon père, un cheval pour vous, afin que vous puissiez faire, sans vous fatiguer autant, vos courses aux environs. Malade comme vous êtes...

» — Mais, je ne suis pas malade, ma fille!

» — Si, si, mon père, nous le savons bien; et c'est pour cela que nous prenons garde de vous tourmenter, de vous importuner; c'est pour cela qu'il vous faut un régime meilleur qu'à nous, qui nous portons bien, à l'exception de maman, pourtant, qui est, je crois, plus malade que vous! Ainsi donc, poursuivait Marie sans se douter du mal que ses paroles faisaient à son père; depuis longtemps déjà, maman nous avait parlé de ce cheval qu'elle voulait vous donner, et

tous les jours nous comptions l'argent mis dans une bourse pour cela, en y ajoutant quelque chose chaque fois que maman recevait ce qui lui était dû pour l'ouvrage fait... Mais voilà qu'à Noël est arrivé un matin le marchand de vin avec une note si longue... si longue!... cela n'en finissait pas; et il y avait même des choses que maman ne connaissait pas du tout... Il n'y eut pas moyen d'obtenir qu'il attendît... Bien heureusement, il y avait assez d'argent dans la bourse pour l'empêcher de faire ce qu'il disait, de faire vendre nos meubles... Si vous saviez comme maman a pleuré ce jour-là!... et nous donc! il s'en fallait de si peu pour vous acheter un cheval!

Ces paroles innocentes ont porté dans l'âme de George la lumière et le repentir.

« — Ah! je suis un misérable! se disait-il. J'ai vécu depuis des années de la substance de ma femme et de mes enfants. J'ai dévoré le produit de leurs travaux, de leurs sueurs, de leurs privations, de leurs larmes! Je les ai réduits à la misère! j'ai réduit ma femme à chercher du travail, à faire de ses filles des ouvrières! était-ce là ce que j'avais promis à cette malheureuse jeune fille, à mon Ellinor, lorsqu'elle consentit à devenir ma femme? Était-ce là le sort que je réservais à mes enfants!... »

Il a vu clair dans sa conscience, et, dès ce moment, une vie nouvelle va commencer. Mais ce n'est pas sans efforts et sans souffrances que l'homme renonce à une passion longtemps triomphante; ce n'est pas sans efforts non plus qu'il reconquiert dans l'opinion une estime volontairement perdue. Enfin, Ellinor reçoit la récompense de ses sacrifices; elle voit George corrigé et ses enfants heureux.

On peut reprocher peut-être au caractère d'Ellinor de n'avoir pas été tracé avec assez de fermeté. En la voyant, au début du livre, aimante et faible, on ne peut pas s'attendre à la trouver plus tard stoïque en son dévouement, inébranlable dans la voie de l'abnégation; peut-être eût-il été bon d'indiquer les combats et les épreuves qu'elle a dû soutenir pour arriver, femme mondaine et un peu frivole, à ce degré de perfection austère. Nous soumettons cette critique à mademoiselle Ulliac, tout en rendant un juste hommage à son talent si pur, qui n'a jamais eu qu'un but : instruire et améliorer.

M. B.

LA CHRÉTIENNE DE NOS JOURS

LETTRES SPIRITUELLES

Par l'abbé BATAIN

SECONDE PARTIE

L'ÂGE MUR ET LA VIEILLESSE (1).

Nous avons rendu compte, en 1839, de la première partie de cet ouvrage, consacrée aux jeunes filles et aux jeunes femmes. Le second volume, impatiemment attendu, vient de paraître, mais le complément précieux de l'œuvre de M. Batain ne s'adresse pas

(1) Librairie Hachette. Prix : 3 fr. 50. Par la poste, 3 fr. 90 c.

au public auquel notre journal est destiné. Les questions traitées dans ces pages sérieuses ne seraient pas offertes, sans quelque danger, à la curiosité de la jeunesse, car le remède puissant qui guérit un malade pourrait être funeste à une personne bien portante, et, tout en regrettant de ne pouvoir examiner dans son entier ce livre que *l'âge mûr et la vieillesse* recevront avec tant de reconnaissance, nous pourrions cependant y glaner quelques conseils. Et peut-être les mères de celles qui nous lisent auront-elles le désir de connaître l'ouvrage sérieux et charmant où les souffrances, les difficultés que peuvent rencontrer une mère de famille, une veuve, une femme âgée, sont scrutées avec tant de soin et consolées avec un sentiment si délicat. Il ne s'adresse pas à tous les âges, mais à toutes les femmes; dans les peines et les doutes, il sera leur guide :

Il l'est, le fut ou le doit être.

Qu'on nous pardonne une citation peu d'accord avec la gravité de l'auteur et du livre.

Quinze lettres composent ce volume: les premières traitent des chagrins dans le mariage, des obstacles que rencontre une veuve dans l'éducation de son fils, de l'autorité dans la famille, des sentiments d'une mère qui vient de marier sa fille; les dernières, de plus en plus graves et touchantes, sont écrites à des femmes âgées, sur la érainte de la mort, sur la vieillesse mondaine et la vieillesse chrétienne. Madame Swetchine, que nos lectrices connaissent, a fourni à M. l'abbé Bautain, le noble modèle de la femme âgée, et chrétienne dans toutes ses pensées et dans toutes ses œuvres. Une autre lettre s'adresse à une demoiselle de trente ans, n'ayant pu se marier, demande à quel emploi vouer son existence sans but : cette position se rencontre souvent dans la vie, et plus d'une âme souffrante, incertaine, trouvera paix et lumière dans les paroles de M. Bautain.

« Vous avez, dit-il, trop d'intelligence et d'activité pour consentir à végéter dans le monde, inutile aux autres et à vous-même, et si vous ne pouvez devenir épouse et mère, ce qui est la destination naturelle de la femme, vous voudriez au moins, par l'emploi des qualités de votre esprit et de votre cœur, exercer une influence d'un autre genre qui, en occupant votre vie d'une manière honorable, vous procurât la jouissance de faire quelque bien. C'est une autre espèce d'existence où l'âme a plus de part que le corps, et il y a là une position plus élevée, dont tous ne sont pas capables, parce qu'elle exige tout le travail de l'intelligence et le dévouement de la volonté. C'est la partie intelligente et angélique de la nature humaine qui, à l'exemple des purs esprits et des anges, est consacrée à contempler la vérité et à la servir. C'est l'âme de l'homme tournée vers l'idéal, y aspirant et s'en rapprochant d'autant plus que, dans la sphère de la science, de l'art ou de la charité, elle s'éloigne davantage des choses du corps, des plaisirs des sens, des utilités du monde, et cherche son repos et sa gloire dans la pure jouissance de l'esprit. »

Après avoir examiné la vocation religieuse, et reconnu que la personne à qui il écrivait n'est pas appelée à cette vie de sublime renoncement, M. l'abbé Bautain lui conseille de s'éloigner peu à peu du monde, qui ne la retient plus, et de se rapprocher de

Dieu par un culte assidu et par les œuvres charitables :

« Si une fois vous étiez bien résolue à n'avoir plus de prétentions selon le monde, à y vivre avec simplicité, quoique toujours honorablement, tout ce que vous ôteriez à la vanité passerait au service de la charité; vous pourriez, sans bruit, sans éclat, selon la parole du divin Maître, employer en bonnes œuvres la plus grande partie de ce que vous avez, et suivre l'appel du Seigneur, autant que votre position vous le permettrait, dans la voie de la perfection.

» Enfin, auriez-vous peu de chose à donner aux pauvres, il y a une aumône qui leur est plus profitable que tout l'argent du monde, et elle est en même temps plus agréable à Dieu : c'est le don de soi-même, quand on consacre son temps, ses forces, ses facultés, et jusqu'à sa vie à les assister et à les soulager. C'est le grand dévouement et la charité par excellence, comme Jésus-Christ l'a enseigné et pratiqué. Celui qui a sauvé le monde par l'effusion de son sang et par sa croix ne lui apporta du ciel ni richesse, ni puissance, ni gloire terrestre, et ses apôtres, qui laissèrent tout pour le suivre, n'abandonnèrent que la barque et les filets de pêcheur.... Nous n'avons pas besoin d'aller bien loin pour exercer la charité : à chaque instant nous en avons l'occasion avec nos parents; nos amis, nos domestiques, tous ceux qui nous approchent. Commencez par vos parents, qui ont tout fait pour vous, et qui doivent être les premiers objets de votre sollicitude. Si vous ne vous mariez point, reversez sur eux l'abondance de votre cœur, et que votre piété filiale, inspirée déjà par la nature et par la reconnaissance, soit augmentée et comme transfigurée par une tendresse vraiment chrétienne, qui sera la consolation, la couronne de leur vieillesse et le soutien de leur mort. Plus tard, s'il y a lieu, je vous indiquerai des œuvres spéciales, auxquelles vous pourrez vous adonner, et qui, absorbant d'une manière utile aux autres et à vous-même le surplus de votre activité, agrandiront la sphère de votre vie, et l'élèveront, en vous rapprochant de Dieu, au-dessus du cercle étroit de la famille et de l'existence personnelle.

» Cependant, mademoiselle, comme vous vivrez encore dans le monde, au moins en partie, tout en vous occupant des œuvres de piété et de charité que je vous recommande, puisque vous avez en outre de l'intelligence, de l'instruction, et le goût du beau dans la nature et dans les arts, je ne voudrais pas que ces dons restassent stériles en vous, et je ne vois pas pourquoi le temps qui vous restera libre après l'accomplissement de vos devoirs de famille et des bonnes œuvres, ne serait pas employé à les perfectionner et à les rendre profitables. Si une fille ne trouve point à se marier, on ne peut lui reprocher de ne pas employer sa vie à élever une famille, et, cependant, pour n'avoir point d'enfants et ainsi ne pouvoir consacrer tout son cœur, toute son âme à leur éducation, doit-elle rester inerte, sans activité, sans produire quelque chose d'utile? N'est-elle pas un cœur qui sent comme les autres, et peut-être davantage, parce que son amour n'a point d'objet exclusif? Est-ce qu'une femme dont l'âme n'est point absorbée par les affections humaines, ne peut pas goûter et concevoir aussi bien et peut-être mieux qu'une autre l'idéal du beau, du vrai et du bien; et si elle le

sent avec ardeur et se le représente vivement, qui l'empêche de le reproduire à son tour tel qu'il se reflète dans son esprit, soit par l'expression colorée de la parole, soit par les formes gracieuses des arts ? »

La lettre s'étend à ce sujet et trace à la vieille fille, vigne sans appui, le plan d'une existence à la fois pieuse et digne, où la conscience trouvera son repos, et la fierté une satisfaction permise. Les écrits de M. l'abbé Bautain sont marqués d'un double cachet : humble et entière soumission à la foi, libéralité de vues en ce qui n'est pas la foi ; et celles qui lisent la *Chrétienne de nos jours* ont l'avantage bien grand d'être dirigées par un prêtre de nos jours, qui cède au temps où nous vivons ce qu'on peut lui céder, en restant toutefois inébranlable alors qu'il s'agit de ces dogmes et de cette morale sur lesquels le temps n'a pas d'empire.

Une autre lettre touche à un défaut commun à beaucoup de femmes : l'exagération dans les sentiments et le langage.

« Notre-Seigneur a dit à ses disciples : Ne jurez point, ni par Celui qui est dans le ciel, ni par la terre, qui est l'escabeau de ses pieds, ni par quoi que ce soit. Mais dites : Cela est ou n'est pas, car le reste vient du mal. Il a donc recommandé à tous les chrétiens d'énoncer la vérité purement et simplement, telle qu'ils la voient ou la sentent, et ainsi leur parole, pour être vraie, doit être exactement conforme à leur pensée ou à leur sentiment. Si elle les dépasse ou reste au-dessous, elle n'est point fidèle, parce qu'elle n'est point exacte, et ainsi il y a en elle une erreur : mensonge si l'on parle à dessein autrement qu'on ne pense, afin de tromper les autres ; ou encore lorsque, sans vouloir précisément les tromper, on s'efforce d'exciter leur intérêt ou leur admiration par des récits frappants ou surprenants. C'est le cas de l'exagération du langage, dont la plupart du temps on n'est pas dupe soi-même, tout en cherchant à étonner les autres. Il vaudrait mieux l'erreur, car il y aurait au moins de la sincérité.... Voilà cependant, madame, ce qui arrive constamment dans le monde, même à des personnes chrétiennes, qui se croient des disciples fidèles de J. C., et le sont, en effet, sous d'autres rapports. Elles parlent habituellement en dehors du vrai, l'augmentant ou le diminuant, suivant le besoin du moment et pour l'effet de la conversation, par une espèce de rhétorique reçue dans la société, où l'exagération est devenue une chose convenue, une coutume et presque une nécessité de circonstance. Elle fait partie des *mœurs* oratoires de ce qu'on appelle la société....

» Pour vous guérir, il s'agit seulement de garder votre langue et de surveiller vos paroles, pour les maintenir toujours au niveau de votre pensée et de vos sentiments, et de rester fidèle à la vérité dans votre langage comme dans votre cœur. Il s'agit surtout de refaire votre dictionnaire usuel, afin de rendre à chaque mot son sens propre en le débarrassant de ce que l'habitude y a ajouté, et je crains que, sous ce rapport, vous n'ayez autant de peine que l'Académie en a, à achever votre œuvre.

» Par exemple, *n'adorez* plus tout ce que vous aimez. Ne dites plus qu'un tableau, un meuble, un bijou, une toilette, une romance sont *adorables*, car on n'adore que Dieu, et ces exagérations, qui heureusement ne partent pas du cœur et pas même de

l'esprit, ont au fond quelque chose de blasphématoire et de païen. Si vous étiez tout à fait du monde, il serait moins grave pour vous d'en parler le langage. Mais vous êtes chrétienne ; vous voulez l'être et le paraître, puisque vous suivez toutes les observations de l'église. Abjurez donc une manière, innocente peut-être pour ceux dont la conscience n'est point éveillée, mais qui ne l'est plus pour la vôtre, mieux instruite et mieux formée. Ne profanez pas non plus le nom de *divin* en l'attribuant à tout ce qui vous plaît, une musique, une statue, un paysage, ou tout autre objet qui affecte agréablement vos sens ou votre imagination. Le divin en toutes choses est ce qu'il y a de plus pur, de plus sublime, de plus idéal, de plus près de Dieu : en un mot ce qui exprime le mieux les idées éternelles, principes et modèles de la beauté et de la perfection. Gardez cette magnifique expression pour ce qui en est digne.

» Tâchez aussi, si vous le pouvez, d'être moins souvent *enchantée, ravie, transportée, émerveillée*, par contre, de n'être pas aussi facilement *affligée, désolée, désespérée*, quand vraiment vous n'êtes rien de tout cela au fond, mais que vous éprouvez seulement quelque plaisir ou une légère peine, si encore vous les éprouvez.... Laissez les exagérations, pour le moins ridicules, à ceux qui ne connaissent point la vérité, ou qui ne s'en inquiètent guère.

» Enfin, tâchez de ne point faire de chaque petit événement de votre entourage, de vous et des autres, le thème d'une narration obligée, d'une amplification oratoire où vous combinez les ressources de votre rhétorique avec tous ces superlatifs que la langue fournit, et ne répétez point cette prose poétique, ce récit épique, tragique, dithyrambique, romantique ou comique, suivant la nature du sujet, à tout survenant ; en sorte que chaque fois l'œuvre s'augmente, s'embellit, s'enrichit, et, finalement, après plusieurs jours et de nombreuses éditions, il n'y reste presque plus rien que ce que votre imagination a ajouté à la réalité, au point que les témoins du fait auraient peine à reconnaître ce qu'ils ont vu.

» Toutefois, madame, vous travailleriez vainement à rendre votre parole plus sincère et plus vraie, si vous ne cherchiez en même temps à penser et surtout à sentir plus simplement... Votre entendement est comme une chambre obscure où les objets du dehors et du dedans s'augmentent ou se rapetissent à volonté, et malheureusement ce n'est pas la raison qui gouverne l'appareil, mais celle que Mallebranche appelle la folle de la maison. De là toute sorte de jugements exagérés, d'opinions hasardées, plus ou moins éloignées de la vérité, et qui se renforcent encore par toutes les nuances d'un langage excessif et figuré. Vous gâtez par là ce qu'il y a de sagacité, de mouvement et de grâce dans votre esprit, et, en forçant toutes choses pour ramener les autres à votre opinion ou emporter leur assentiment, vous les mettez, au contraire, en garde contre ce que vous affirmez.... »

Il poursuit ainsi, portant le scalpel parmi les plus intimes fibres, et montrant de quel désordre d'imagination, de quel excès de sensibilité, de quels dérèglements d'amour-propre l'exagération est le fruit ordinaire. Lisez, jeunes filles, lisez ce chapitre dans le livre de vos mères ; vous y verrez la juste, sage et spirituelle critique d'un des travers de notre temps,

et vous vous convaincrez que M. l'abbé Bautain connaît le monde; puis, interrogeant votre conscience, vous verrez qu'il connaît aussi et parfaitement le pauvre cœur humain.

M^{me} BOURDON.

RÉCITS DU FOYER

PAR M. H. VIOLEAU (1).

Ce qui nous plaît dans les nouvelles et les romans de notre ami, M. Violeau, c'est qu'il semble ne raconter jamais que ce qu'il a vu, ne décrire d'autres sentiments que ceux qu'il a ressentis, ne peindre d'autres types que ceux qu'il a étudiés de près, ne décrire d'autres paysages que ceux qui, dès l'enfance, ont réjoui ses yeux. Poète plein d'imagination et de fraîcheur, il est, dans ses récits en prose, le photographe de la réalité. Ce nouveau volume en est la preuve. *Le Premier succès* est un joli tableau aux

(1) Deux volumes in-12, prix 2 francs. Par la poste, 2 fr. 45 c. Chez A. Bray, 66, rue des Saints-Pères.

tons vrais et fins, où le caractère de deux jeunes filles se trouve esquissé avec délicatesse; *la Veuve de Curburien*, récit dédié aux mères qui n'ont plus d'enfant, du moins de ce côté de la vie, met en relief d'une manière heureuse la grande pensée de la reine Blanche : *Mon fils, j'aimerais mieux vous voir mort que souillé par un péché mortel*; ces pages trop courtes laissent un désir, c'est que M. Violeau, puisant dans la dramatique histoire de la Bretagne, produise une œuvre plus longue et digne de sa piété filiale envers cette vieille terre bretonne si chère à ses enfants. Le dernier récit du volume, *Pélagie Noisel*, produit une impression semblable : on regrette que cette vie d'une pauvre fille, vie pleine, dévouée, féconde en leçons, soit racontée d'une manière si sobre et si brève. Il y avait là matière à un volume, et la charmante nouvelle de madame d'Arbouville, *Résignation*, n'eût dépassé ni en succès, ni en pureté cette belle histoire de *Pélagie*, avec qui elle a tant de traits de ressemblance. Bref, la lecture de ce joli volume si chrétien, si sérieux et si simple, nous fait regretter que l'auteur n'ait pas encore produit un de ces grands travaux où ses qualités de cœur et de style seraient mieux à l'aise, et auraient un retentissement plus durable.

M. B.

SOUVENIRS D'UNE VIEILLE FEMME (1)

LES COURONNES.

(Continuation.)

Oui, cette époque est pour moi bien féconde en souvenirs; même aujourd'hui, quelques-uns de ces souvenirs excitent dans mon âme de douces émotions, et quand ma pensée s'y arrête, j'éprouve la même gratitude vive et profonde pour les belles âmes chez qui l'écrivain moraliste a trouvé tant de sympathies.

Deux femmes, modèles de leur sexe, deux mères complètement mères, m'avaient déjà accordé la preuve d'une haute estime en me choisissant entre toutes comme institutrice : elles m'appelaient à partager avec elles le soin d'élever des filles chéries. Mais j'avais des devoirs sacrés à remplir envers mes parents. Une autre femme incomparable, une autre mère, aussi complètement mère, jugea l'auteur de *la Pierre de Touche* digne de concourir à l'éducation d'une enfant appelée à de hautes destinées. En cette dernière circonstance, ce ne fut pas l'orgueil qui gonfla mon cœur, ce fut l'admiration pour une souveraine qui, sur le trône, appelait à elle l'écrivain moraliste qu'avec la droiture d'une belle âme elle

avait jugée d'après ses écrits. Oui, de tels souvenirs sont bien précieux et bien chers; on les garde religieusement toute la vie au fond du cœur, et ils consolent, dans la vieillesse, des injustices du sort.

C'est à *la Pierre de Touche* que je dus encore le bonheur de faire la connaissance de l'historien éloquent et consciencieux de *Jeanne d'Albret* et de *Blanche de Castille*, mademoiselle Vauvilliers. C'était une personne d'un noble caractère; dévouée à ceux qu'elle aimait, courageuse et patiente dans sa pauvreté, elle avait donné, toute sa vie, l'exemple d'un entier désintéressement. Que de fois je suis allée retremper mon âme auprès d'elle! que de fois j'ai eu lieu d'admirer l'énergie morale qui soutenait ce corps si frêle! Elle m'applaudissait avec chaleur d'avoir compris que l'écrivain exerce une espèce de sacerdoce; que manier la parole écrite c'est remplir une mission et non pas faire un métier. Bien des fois elle m'a dit en souriant :

« Vous ne vous doutez pas vous-même de tout ce que vous avez mis dans *la Pierre de Touche*. »

Alors je répondais en souriant aussi :

« Je n'y ai mis que mes pensées et mes convictions. »

Le volume couronné par la Société du Patronage pour les jeunes libérés, *Étienne et Valentin*, me valut aussi la connaissance de deux femmes supérieures. Depuis quelques mois seulement cet ouvrage était

(1) La reproduction de cet article est interdite.

publié, lorsque la directrice de l'Institut royal des demoiselles nobles, à Munich, m'écrivit pour me complimenter au sujet de ce livre, en témoignant le désir d'entretenir avec l'auteur une correspondance suivie. Madame de Dittrich, née en France, avait conservé l'amour de son pays et m'avait suivie, disait-elle, depuis mon début dans la carrière littéraire. C'était une femme de cœur et d'esprit avec laquelle, suivant son désir, j'ai été en relations assez fréquentes pendant plusieurs années.

Peu de jours après, m'arrivait une autre lettre, de Paris, cette fois : *Etienne et Valentin* m'avait encore valu la conquête d'une femme âgée, plus enthousiaste que madame de Dittrich. C'était madame Aublay, tante de M. Vivien, qui fut plus tard garde des sceaux, et qui, pendant toute sa vie, m'honora d'une affectueuse estime. Madame Aublay me disait qu'elle était infirme et quelle me suppliait, ne fût-ce que par charité, de lui faire une petite visite. Cette fois encore se lia une amitié qui m'a donné bien de doux moments. Oui, trouver de l'écho pour ses pensées et ses sentiments dans de belles et bonnes âmes, acquiescer la certitude qu'on est utile à ceux qui pensent, que par ses écrits on encourage ceux qui souffrent, est la récompense la plus douce que puisse donner la culture des lettres, et cette récompense, j'en remercie Dieu, m'a été accordée bien des fois.

M. Bérenger avait insisté pour que je demandasse la permission de visiter une prison de femmes; mes deux protectrices voulant bien croire comme lui que je pourrais faire un livre utile aux prisonniers adultes, j'avais adressé une demande, à ce sujet, à M. le comte de Montalivet, ministre de l'intérieur. Grande fut ma surprise en recevant, au lieu d'une simple permission, une lettre ministérielle qui me donnait mission de visiter la maison centrale de Clermont (Oise). Je dois l'avouer, cette faveur, que je n'aurais jamais eu la pensée de solliciter, me causa un embarras extrême : je devais m'informer des besoins moraux et matériels des femmes détenues dans la maison de Clermont, par conséquent faire un rapport d'après les documents que j'aurais recueillis. Je courus chez madame de Montalivet pour lui exprimer ma reconnaissance de la distinction avec laquelle me traitait M. le ministre, et en même temps pour lui dire combien je me sentais incapable de remplir une mission de ce genre. Madame de Montalivet sourit m'écoulant, et me dit avec cette grâce qui accompagnait ses moindres paroles, que, comme le ministre, elle me jugeait très-capable, au contraire, d'accomplir la tâche qui m'était imposée. Tout ce qu'elle ajouta de flatteur pour m'encourager, produisit peu d'effet sur moi, et je la quittai fort inquiète de la manière dont je m'y prendrais dans une circonstance à mes yeux fort grave. Je me rendis de suite chez M. Bérenger, sans beaucoup d'espoir de le rencontrer; mais le hasard me servit ce jour-là : M. Bérenger venait de rentrer. Je lui demandai quelques renseignements, des conseils sur ce que j'aurais à faire. Avec beaucoup de complaisance il m'indiqua les points principaux dont j'aurais à m'occuper, et m'assura qu'en lisant une telle lettre toute l'administration de la maison s'empresserait de répondre à mes questions; car cette lettre me donnait les mêmes pouvoirs qu'à un inspecteur général.

Très-préoccupée et nullement rassurée, je revins au

logis; ma mère vénérée sentait le prix de la marque de bienveillance qui m'était donnée, mais à la pensée d'une séparation de quelques jours, l'inquiétude l'emportait sur l'orgueil maternel; et puis, savoir sa fille au milieu de prisonnières, c'est-à-dire de femmes capables de tout, ajoutait à ses anxiétés. D'abord, elle se montra tout à fait opposée à ce voyage; mais elle avait trop de raison, et elle sentait trop bien le prix de cette faveur non sollicitée pour ne pas se résigner.

Je commençai, sans tarder, mes préparatifs de départ : deux fois encore j'allai voir M. Bérenger et je pris soigneusement note de ses instructions. Ce n'était pas sans trouble que j'allais laisser ma pauvre infirme livrée aux seuls soins de la jeune fille qui nous servait. Cependant je pouvais compter sur madame N..., qui était très-fière d'avoir chez elle une personne honorée de relations si brillantes. Elle promit de m'écrire tous les jours sous la dictée de ma mère, et de me dire ponctuellement si Louise remplissait bien ses devoirs.

La voiture est à la porte; ma mère m'a suivie, malgré tout ce que j'ai pu lui dire, car il fait froid (nous sommes à la fin de décembre), et elle reste sur le seuil me faisant des signes d'adieu aussi longtemps qu'il lui est possible de voir la voiture. A peine celle-ci eut tourné le coin de la rue que je fondis en larmes, regrettant amèrement d'avoir cédé aux instances de M. Bérenger, et plus que jamais tourmentée à l'idée de cette mission que je ne savais comment remplir.

Heureusement pour moi, Elisabeth avait exigé que j'allasse dîner avec elle le soir de mon départ : elle demeurait à la Grande-Poste, où son mari occupait un emploi supérieur. Déjà M. Per... m'avait recommandée à la directrice des postes de Clermont, en la chargeant de retenir une chambre dans le meilleur hôtel, d'y faire faire bon feu, et en la priant de se trouver là lors de mon arrivée à onze heures du soir. La voiture partant de la rue du Bouloi, je n'avais que cette rue à traverser pour monter en diligence. Elisabeth releva mon courage : avec cet instinct de femme, si remarquable quand il est uni à l'intelligence, elle me donna des instructions beaucoup plus détaillées, beaucoup plus positives que celles que j'avais déjà reçues.

Il y avait vingt-cinq ans que je n'étais montée dans une diligence, et, pour la première fois, je voyageais toute seule. J'étais d'âge assurément à marcher sans lisières, comme le disait mon bien bon ami M. Duval; mais le sentiment de mon isolement et de celui où se trouvait ma mère m'attristait profondément; je me reprochais de lui avoir imposé cette épreuve. Comment supporterait-elle une absence de plusieurs jours, elle qui n'avait jamais été séparée de sa fille pendant vingt-quatre heures?

La route se fit sans accident. Pendant que je me livrais à mes pensées, les autres voyageurs dormaient et ils ne se réveillèrent qu'au moment où la diligence s'arrêta à la porte de l'hôtel. L'hôte demanda s'il n'y avait pas dans la voiture une dame recommandée à la directrice des postes. « C'est moi », dis-je en m'avancant, et aussitôt s'avança aussi madame C... Elle tenait, roulé entre ses mains, un châle que j'avais oublié chez Elisabeth; le courrier, qui avait précédé la diligence, venait de le lui remettre pour moi, et

je trouvais que rien n'était plus commode que d'avoir des intelligences à la Grande-Poste. Madame C... me conduisit elle-même à la chambre qu'elle avait fait préparer et où brillait un bon feu; puis elle me dit que si je n'étais pas trop fatiguée j'avais le temps d'écrire quelques lignes que ma mère recevrait le lendemain matin à neuf heures, et qui lui apprendraient mon heureuse arrivée. Dans la prévision que je le voudrais, elle avait apporté une plume et du papier, et elle s'assit pour attendre ma lettre. Cette bonne hospitalité me toucha vivement; je la remerciai d'avoir deviné la joie que causerait à ma mère une lettre arrivant le lendemain même de mon départ.

« Faites vite, dit madame C..., car l'heure du courrier approche; demain, je viendrai vous chercher pour l'heure du déjeuner, et, bon gré malgré, vous ne resterez pas à l'hôtel. Adieu, adieu, mademoiselle, à demain ! le courrier de Paris passe à minuit, je n'ai pas fini de préparer mes dépêches ! »

Je lui tendis affectueusement la main, et elle me quitta en répétant :

« A demain ! »

Je restai longtemps au coin du feu, livrée à mille pensées vagues; celle de ma mère dominait toutes les autres. Je me figurais son émotion lorsque, le lendemain, elle recevrait une lettre de sa fille. Nos amis viendraient la voir pendant mon absence, j'en étais certaine... puis je revenais à la mission qui m'avait été confiée. J'avais beau me creuser la tête, je ne voyais pas du tout comment m'y prendre pour jouer le rôle d'une inspectrice des prisons... Enfin je me couchai, espérant dans l'inspiration qui vient d'en haut, mais je ne pus dormir. Le lit était humide; le bruit succédait au bruit dans l'hôtel; des voitures arrivaient, d'autres partaient; enfin, vers le matin, je m'assoupis. J'étais sur pied au petit point du jour, et de mon balcon, car ma fenêtre avait un balcon, j'assistai au réveil de la ville de Clermont-sur-Oise. Devant moi une rue fort large et fort longue montait, par une pente rapide, vers un grand bâtiment que les brouillards du matin m'empêchaient de bien distinguer. C'était l'ancien château de Clermont, que l'on a transformé en prison (1). Je retrouvai dans les maisons qui bordent la rue principale de Clermont, les hauts pignons dont nos bons aïeux étaient si fiers et ces toits anguleux et pointus qui semblent menacer le ciel. Les femmes portant de lourds paniers, ou accompagnées de petites charrettes chargées de légumes, se rendaient sans doute au marché. Habitée, comme je l'étais, au mouvement de Paris et aux énormes approvisionnements qui encombraient, le matin, certains quartiers de la grande ville, je trouvais petit et mesquin le spectacle matinal qui m'était donné.

A neuf heures, madame C... arriva; elle voulait tout

de suite faire porter chez elle mon sac de nuit; mais je la priai de permettre que j'eusse vu par mes yeux si je ne la gênerais pas.

Je fus reçue à bras ouverts par la famille, qui se composait de la mère de madame C..., de sa sœur et de deux enfants. C'était avec sa modeste place que madame C... faisait vivre ces quatre personnes. Restée veuve fort jeune, elle savait combien de difficultés une femme rencontre dans ce monde lorsque, sans fortune, elle doit être l'appui de tous les siens.

Ces dames étaient très-désireuses de savoir ce que je venais faire à Clermont; je le devinai à quelques questions détournées; et, sans aucune hésitation, je répondis que je venais visiter la maison centrale.

« Mais personne n'y peut entrer ! »

— J'ai une autorisation du ministre de l'intérieur. »

Ces dames s'entre-regardèrent d'un air étonné.

A mon tour, je fis quelques questions, auxquelles on répondit avec une certaine réserve. Peu à peu, cependant, on se laissa aller à dire de ces mots qui mettent sur la voie de bien des choses. Ainsi, par exemple, qu'on n'aimait pas les curieux à la maison centrale, et qu'on avait sans doute des raisons pour cela.

Après quelques instants d'hésitation, je me décidai à dire que ce n'était pas en curieuse que je venais; mais que j'étais chargée, par Son Excellence M. le ministre de l'intérieur d'une mission qui consistait à m'enquérir des besoins matériels et moraux des détenues. Cette fois les yeux s'ouvrirent plus grands encore; j'ajoutai qu'on me rendrait un vrai service en me donnant d'avance quelques renseignements sur la manière dont la maison était administrée, et, afin de bien prouver que j'avais le droit de faire une enquête, je fis lire à madame C... la lettre ministérielle. Alors les langues se délièrent, et j'appris des choses telles que je n'osais y croire. Comme je témoignais le regret de me présenter seule, madame C... me dit qu'elle m'offrirait de m'accompagner si elle n'était pas au plus mal avec la femme du directeur; le malheur voulut qu'elle fût très-mal aussi avec la veuve d'un libraire à laquelle mon éditeur m'avait chaudement recommandée. Elle tenta même de me dissuader d'aller voir madame S..., et elle voulut absolument, au moment où je m'apprêtais à me rendre à la maison centrale, me faire visiter le petit pavillon séparé où elle comptait m'installer. Je vis qu'en effet je ne gênerais personne et que je serais libre de mes mouvements.

« Mais, c'est dans mon salon, ajouta-t-elle, que seront conduites les personnes qui viendront vous voir.

— Je ne compte sur aucune visite, répondis-je.

— Il vous en viendra, reprit madame C... »

La librairie de madame S... était située dans la Grande-Rue au sommet de laquelle se trouve la prison. Je songeai à entrer d'abord chez madame S..., mais après réflexion je me dis qu'il vaudrait mieux la voir à mon retour de la maison centrale; et, courageusement, j'allai sonner à la grande porte du château.

Introduits dans un salon élégamment orné, je vis bientôt paraître M. le directeur, puis madame la directrice : tous deux me regardaient curieusement et attendaient que je leur dise le motif de ma visite. Je

(1) La fondation du château de Clermont-sur-Oise remonte au règne de Charles le Chauve. Saint Louis en fit l'apanage de son sixième fils, Robert, qui fut la tige de la maison de Bourbon. Ce château, auquel sa position donnait une très-haute importance militaire, fut plusieurs fois assiégé, pris et repris pendant les grandes guerres du quatorzième et du quinzième siècle. Henri IV eut aussi à en expulser les ligueurs. En dernier lieu, il appartenait aux princes de Condé, de qui dataient presque tous les bâtiments que l'on a, de nos jours, appropriés à leur nouvelle destination.

présentai à M. le directeur la lettre de Son Excellence; je vis, pendant qu'il lisait, sa figure placide exprimer une certaine contrariété.

« Ma chère amie, dit-il à sa femme en lui passant la lettre, madame est autorisée à voir la maison centrale de Clermont-sur-Oise. »

Madame la directrice ne put réprimer un petit mouvement de mécontentement; mais prenant tout aussitôt un air gracieux, elle me dit que toute l'administration était à mes ordres, et que M. le directeur se ferait un honneur et un plaisir de m'accompagner partout. Déjà elle se levait; mais afin de la rassurer, je lui dis que je venais dans les intentions les plus bienveillantes; que j'avais demandé simplement une permission à Son Excellence pour voir une prison, parce qu'étant écrivain moraliste, j'avais l'intention de faire un livre utile aux détenues.

« En effet, nous avons l'honneur de connaître votre nom, s'écria la directrice avec empressement. Permettez que je fasse demander M. l'aumônier, qui a fondé ici une école, et qui sera charmé de voir ses efforts secondés par un auteur en renom. »

Aussitôt elle sonna et, quelques instants après, parut M. l'aumônier.

Ce n'était pas un vieillard; grand, pâle et maigre, il portait sur tous ses traits l'empreinte des souffrances de l'âme; ses yeux exprimaient l'intelligence, et son sourire la bonté. En lisant la lettre du ministre, son front s'épanouit. Lorsque je lui eus répété que j'avais voulu voir une prison afin d'écrire pour les détenues, tout son visage s'illumina d'une véritable joie.

On proposa de me conduire sur-le-champ dans l'intérieur de la maison; c'était, me dit-on, l'heure du repas, et je verrais les détenues à table. M. l'aumônier s'excusa en disant qu'il ne pouvait nous accompagner en ce moment, et en me priant de lui faire l'honneur, avant de quitter la maison, d'entrer un moment à l'aumônerie.

M. le directeur et une autre personne à l'air important, que je n'avais pas remarquée jusqu'alors, se levèrent et nous descendîmes tous les trois dans la cour extérieure, sur laquelle s'ouvrait le guichet de la prison. Le cœur me battait un peu, non de crainte positivement, mais d'une certaine émotion mêlée de dégoût et de pitié.

À l'extrémité d'un long passage, nous nous trouvâmes dans une cour intérieure entourée de bâtiments réguliers et bien tenus : à droite, à travers les carreaux de vitre; j'aperçus les détenues à table. Nous entrâmes. Le plus profond silence régnait dans le réfectoire. Chaque table n'était, en réalité, qu'une espèce de banc formé d'une planche étroite et plus élevée que le banc sur lequel les détenues étaient assises. Il y avait ainsi plusieurs rangées de bancs et de tables, placés de telle manière que les détenues assises sur le second banc et à la seconde table, tournaient le dos aux détenues assises sur le premier banc et à la première table, et ainsi pour toutes les autres. Il devenait donc impossible de se parler du regard et de se faire des signes. Des gardiens, le sabre au côté, se tenaient debout sur l'extrémité de quelques-uns des bancs occupés par les détenues, et de là, dominant toute la salle, ils pouvaient s'assurer d'un coup d'œil que les voisines d'un même banc ne causaient pas entre elles, ne se poussaient pas du coude et n'avaient aucune communication les unes

avec les autres. Au moindre mouvement que faisaient ces gardiens, le fourreau du sabre frappait, souvent en plein visage, les détenues près desquelles ils étaient debout, et celles-ci n'osaient ni se plaindre ni témoigner leur mécontentement.

Le bruit que nous fîmes en entrant excita la curiosité des détenues; plusieurs têtes se tournèrent de notre côté, puis se détournèrent. Le directeur m'avait fait avancer jusqu'au milieu du réfectoire, et je surpris plus d'un regard malveillant; je me sentais fort embarrassée au milieu de ces quatre cents femmes, dont quelques-unes fixaient les yeux sur moi avec effronterie, tandis que d'autres baissaient la tête d'un air de confusion. Toutes étaient uniformément vêtues d'une grosse étoffe grise; toutes portaient le jupon et le casquin des femmes de la campagne, un tablier de toile, et sur le cou un mouchoir de coton à carreaux violets et blancs; un mouchoir pareil couvrait la tête et ne laissait pas passer une seule mèche de cheveux. Au moment où M. le directeur me donnait quelques explications sur le règlement établi pour l'ordre des repas, une cloche retentit.

Aussitôt presque toutes les détenues se levèrent rapidement en emportant leurs écuelles d'étain, mais en laissant sur la table leur pain noir, et coururent à l'autre extrémité de la cour.

« Où vont-elles, monsieur? demandai-je au directeur.

— Elles vont à la cantine, madame, pour y chercher du beurre, de la graisse, du sel...

— Est-ce que les aliments qu'on leur donne ne sont pas assaisonnés?

— Pardonnez-moi, et comme il le faut; mais elles ont des fantaisies: s'il en reste quelques-unes à table, c'est qu'elles manquent d'argent. »

Le bruit des sabots dont tous les pieds étaient chaussés annonça le retour des détenues qui étaient allées à la cantine; elles reprirent leur place vivement et achevèrent leur repas à la hâte, car le temps qu'elles doivent passer au réfectoire est limité. Nous assistâmes à leur sortie, qui eut lieu en tumulte. M. le directeur m'invita à venir visiter la maison.

La propreté, je dois le dire, régnait partout. Je fus conduite dans les divers ateliers, déserts pour le moment, à l'infirmerie, desservie par des détenues, puis dans les longs dortoirs, où je vis des centaines de lits très-étroits, car les draps n'ont qu'un lé; une seule couverture est accordée l'hiver comme l'été, et pourtant ces dortoirs, placés sous le toit et percés d'une multitude de fenêtres, doivent être horriblement froids. On me fit voir ensuite les cellules ténébreuses ou cachots dans lesquels sont enfermées, pendant vingt-quatre heures ou quarante-huit heures, celles des détenues qui ont manqué aux règlements de la maison.

De nouveaux bâtiments ont été ajoutés à ceux de l'ancien château, et cette maison centrale peut maintenant contenir douze cents prisonnières.

Des fenêtres des ateliers la vue s'étend sur un paysage qui doit être magnifique en été; car au mois de décembre cette partie du Beauvoisis présentait encore un aspect très-agréable: autour du château règne une promenade très-fréquentée dans la belle saison, et que viennent animer des foires annuelles. Ainsi des chants, des rires joyeux viennent frapper les oreilles des prisonnières à l'époque où les cam-

pagnes verdoient et où, dans l'air, se répandent mille et mille senteurs embaumées; ainsi elles peuvent, en montant sur un banc, voir des femmes parées, des jeunes gens pleins de gaieté danser, courir, folâtrer, tandis que pour elles, malheureuses, sont les vêtements de bure, une nourriture qui leur répugne, l'entourage de compagnes peut-être plus perverses qu'elles-mêmes, et enfin la captivité!...

Les détenues étaient encore en récréation dans la cour lorsque je la traversai une seconde fois avec mes deux compagnons. Malgré moi, je baissai les yeux en passant au milieu de toutes ces femmes, et un soupir d'allègement sortit de ma poitrine lorsque nous eûmes franchi de nouveau le terrible guichet.

Il me fallut, bon gré mal gré, rester quelques instants encore dans le salon de M. le directeur, qui paraissait très-fier des éloges que je donnais sincèrement à la bonne tenue de toute la maison. Madame la directrice me dit qu'elle serait bien heureuse si je voulais accepter l'hospitalité à la maison centrale; je la remerciai, et, lorsque j'eus dit que je demeurais chez la directrice des postes, le sourire se changea en une expression de contrariété bien marquée: je fis semblant de ne pas m'en apercevoir, et me levant, je demandai la permission de venir visiter plus en détail ce que je n'avais fait qu'entrevoir, permission qu'on ne pouvait me refuser.

Madame la directrice voulut me conduire elle-même à l'aumônerie. A sa vue, M. l'aumônier parut déconcerté; mais, n'en tenant compte, madame la directrice resta tout le temps que dura ma visite. Elle parla emphatiquement de l'école fondée par M. l'aumônier et des soins qu'il prenait pour amender les détenues. Voyant que je ne pourrais causer librement avec lui, j'abrégeai ma visite, et j'allai en faire une à madame S...

Madame S... m'accueillit comme tout libraire accueille l'autour qui se vend (terme consacré) et qui n'est pas à la recherche d'un éditeur. Avec toute la bonne grâce possible, elle m'offrit l'hospitalité chez elle; sa figure s'allongea comme celle de la directrice lorsqu'elle apprit que je demeurais chez madame C... Ne voulant pas me trouver mêlée dans des querelles de petite ville, je feignis de ne pas le voir. Madame S... me dit que c'était la première fois qu'une femme avait mission d'inspecter la maison centrale; elle me parla avec éloge de toutes les personnes qui composaient l'administration; puis elle se mit à ma disposition pour les renseignements dont je pourrais avoir besoin. Je la quittai après qu'elle m'eût présenté son gendre et sa fille.

Je m'arrêtai un moment à l'hôtel où j'avais couché, je réglai mon petit compte et je fis porter mon sac de nuit au bureau de la Poste. Toute la famille m'attendait avec impatience: on craignait que je ne me fusse laissée séduire par les cajoleries de madame la directrice ou par les instances de madame S... Céder aux premières, c'eût été enchaîner ma liberté d'action, et accepter l'hospitalité chez madame S..., c'eût été me mettre dans un grand embarras, car je n'aurais su comment reconnaître ses services, tandis que je pouvais espérer de m'acquitter avec madame C...

Jusqu'au dîner je restai avec la famille, recueillant, au milieu de beaucoup de commérages, quelques informations précieuses sur l'administration de la maison centrale. Je sentais bien qu'il y avait de la

vindicté dans certaines accusations. Madame la directrice avait blessé madame C... dans son amour-propre, et celle-ci s'en souvenait. Je me promis de faire en sorte de distinguer le vrai du faux en recourant à M. l'aumônier. Je pouvais compter sur sa véracité et sur sa justice.

Le repas se prolongea, comme il arrive toujours en province; enfin je pus me retirer dans le petit pavillon qui avait été mis en ordre pour me recevoir, et là je commençai une longue lettre pour ma mère. Sa pensée m'avait accompagnée partout; vingt et vingt fois je m'étais demandé: Que fait-elle en ce moment? qui est auprès d'elle? Le courrier du soir m'apporterait sans nul doute une lettre, et j'aurais le temps d'y répondre quelques lignes avant l'heure où passerait le courrier pour Paris.

J'avais presque terminé ma lettre et pris quelques notes, lorsque la fille de madame C... vint me chercher, en me priant, de la part de sa mère, de passer le reste de la soirée au bureau. J'y trouvai un gros homme, que je sus depuis être le substitut du procureur du roi. Déjà le bruit de la mission dont j'étais chargée avait couru la ville et excité une vive curiosité. M. le substitut ne jugea pas à propos de se faire reconnaître en cette qualité; après m'avoir beaucoup regardée et dit quelques mots insignifiants, il se retira. Pendant le reste de la soirée, quelques figures d'hommes apparurent au guichet sous différents prétextes. C'étaient, madame C... me le dit ensuite, divers fonctionnaires de la ville, curieux de voir une inspectrice des prisons de femmes; car tel était le titre dont on me gratifiait. Dès qu'ils étaient partis, madame C... me faisait l'histoire de chacun de ces messieurs et m'apprenait une foule de choses dont je ne me souciais guère.

A onze heures le courrier de Paris arriva; il m'apportait une lettre de ma mère, la première que j'eusse reçue de ma vie. Malgré moi je fondis en larmes, et je couvris de baisers deux lignes seulement qu'à grand-peine sa main si malade était parvenue à tracer. Madame N... avait eu la complaisance d'écrire sous sa dictée et quoique cette dictée fût empreinte de tendresse, je comprenais qu'elle l'eût été bien autrement si ma mère chérie avait pu écrire elle-même. Madame N... ajoutait que, déjà, ma bonne Henriette avait donné à ma mère le peu de temps dont elle pouvait disposer, et que plusieurs personnes étant venues dans la journée, ma mère avait été distraite autant que possible de l'absence de sa fille. Quand j'eus lu et relu cette lettre, je terminai la mienne, et je restai à broder dans le bureau, auprès de madame C..., jusqu'à l'heure où passait le courrier se rendant à Paris. La famille étant couchée depuis longtemps nous veillions seules toutes les deux.

J'appris, ce soir-là, combien de travaux exige la direction d'un bureau de poste. Tout en préparant ses dépêches, tout en les ficelant, les cachetant après avoir timbré chaque lettre, madame C... me disait les mille détails dont se composait son travail de jour et de nuit. Les courriers n'étaient pas cependant aussi multipliés alors qu'ils le sont aujourd'hui; mais alors aussi la directrice était obligée de sortir de son bureau à toute heure et par tous les temps pour aller ouvrir elle-même avec une clef qu'elle ne confiait à personne, la malle aux dépêches, et y prendre celles qui étaient destinées à son bureau. Aujourd'hui

les dépêches sont contenues dans un sac fermé par un cadenas dont la directrice a la clef, et que chaque courrier apporte dans le bureau même.

A minuit et au bruit de la voiture qui s'arrêtait à la porte, madame C... alluma vivement une lanterne, prit ses dépêches, se chaussa de gros sabots, et, jetant à la hâte un châle sur sa tête, elle courut à la porte.

Il faisait un temps affreux; la pluie, mêlée de neige, tombait à torrents, et le vent les faisait tourbillonner avec violence. J'avais suivi madame C..., mais je m'arrêtai sur le seuil de la porte, admirant avec quelle tranquillité elle faisait son service et répondait complaisamment aux questions du courrier perché dans son cabriolet au dessus de la malle aux dépêches, tandis que des voyageurs, placés dans la voiture fermée, entr'ouvraient la glace de la portière et regardaient en curieux cette scène.

Madame C..., en rentrant, se débarrassa de son châle trempé de pluie, de ses gros sabots, ouvrit le paquet de dépêches, qui contenait plusieurs autres paquets, mit chacun de ceux-ci dans une case particulière du grand casier, puis défit le paquet destiné à Clermont, et timbra toutes les lettres. Dans l'intervalle qui s'était écoulé entre l'arrivée des deux courriers, elle avait changé la date de tous les timbres, date composée de caractère mobiles, et remplacé celle du jour où nous étions par celle du jour suivant.

« Maintenant, dit-elle, nous pouvons aller nous coucher; deux autres courriers passeront entre quatre

et cinq heures du matin; mais c'est ma sœur qui les recevra et qui distribuera aux facteurs les lettres et les journaux venus de différents points. »

Quelques années plus tard, j'ai vu avec plus de détails encore les minutieuses occupations imposées aux directrices des postes. Leur vie tout entière se passe dans ce rude labeur, rétribué d'une manière si mesquine que les appointements suffisent à peine aux premiers besoins de la vie. Pauvres femmes que nous sommes! les deux seules carrières qui nous soient ouvertes, l'enseignement et la littérature, sont pour nous hérissées de mille épines, et pas une place sortable ne nous est réservée dans la carrière administrative!

A ces tristes réflexions succédèrent mille pensées non moins tristes. Je devais le lendemain retourner à la prison et voir là des misères morales cent fois pires que la misère corporelle. Comment faire pour passer seule ce guichet que je n'avais pas le droit de me faire ouvrir sans être accompagnée par quelqu'un de l'administration? Je me promis, après bien des projets accueillis et repoussés tour à tour, d'aller frapper d'abord à la porte de l'aumônerie. M. l'aumônier aurait bien le pouvoir de me faire entrer avec lui, et nous aurions le temps de causer.

Ceci arrêté, je relus la lettre de ma mère, je couvris de baisers les deux lignes tracées par sa pauvre main, et j'appelai à mon aide le donneur de biens, le sommeil.

S. ULLIAC TRÉMADEURE.

UN MOTIF DE DISPENSE

I

Par un jour pluvieux de prairial, l'an VIII de la république une et indivisible, une lourde diligence portant écrit sur ses panneaux, *Strasbourg, Metz, Lunéville*, s'arrêta dans la cour de l'hôtel des Messageries, rue de la Loi, à Paris. Pendant que les chevaux soufflaient bruyamment en regardant d'un œil de désir la porte de l'écurie, le conducteur descendit de son siège élevé et invita les voyageurs à quitter la voiture. Le coupé était vide; un homme d'un âge mûr sorti de l'intérieur, offrit la main à une jeune fille qui sauta lestement à terre, et tous deux, avec les plus grands soins et les plus tendres précautions, firent franchir à une dame âgée et presque infirme l'étroit marchepied. Une vieille domestique les avait aidés, et lorsqu'elle vit sa maîtresse debout et appuyée sur le bras de la jeune personne, elle descendit à son tour, s'occupa des paquets entassés dans la voiture, et qui, tous, semblaient destinés à donner, pendant un long trajet, un peu de bien-être à la

plus âgée des voyageuses. Quoique l'arrivée d'une diligence fût un moment de crise et de tumulte, ces quatre personnes attiraient l'attention des allants et des venants, tant leur attitude, leur costume, leur physionomie même portaient l'empreinte d'une autre époque. La vieille dame avait conservé, sous la pâleur et les rides de l'âge avancé, des traits fins et nobles, un air calme et fier, le grand air d'autrefois, qui s'accordait à merveille avec son costume suranné, son déshabillé de perse à longue taille, son bonnet de linon recouvert d'une thérésienne de soie noire, sa mante noire garnie de dentelle, ses mules à haut talon et ses mitaines de fil noir. La jeune fille ressemblait à son aïeule par la distinction du visage, paré de l'incomparable éclat de la jeunesse et d'une expression ingénue et sérieuse qui rappelait les idéales figures de Raphaël. Elle aussi n'avait pas subi les lois grecques et romaines que la mode imposait alors aux dames françaises; son modeste vêtement de couleur sombre rappelait plutôt celui que Marie-Antoinette portait aux derniers jours

de sa vie. L'homme qui les accompagnait avait les cheveux poudrés, l'habit, la culotte courte d'autrefois ; en s'adressant aux commissionnaires qui entouraient la diligence, sa voix était modérée, ses expressions choisies et sa politesse celle d'un homme naturellement bon, mais un peu fier et peut-être un peu timide, de cette timidité pénible qui naît de la pauvreté et du malheur. La femme de chambre, avec son bonnet à papillons et son casaquin d'une mode antique, avait tout à fait l'air d'une domestique de bonne maison du dix-huitième siècle ; elle répondait aux interrogations de sa maîtresse d'un ton de respect profond, et quelquefois elle regardait, curieuse et un peu triste, la foule qui s'agitait autour d'elle :

« Qu'ils ont l'air arrogant et dur, ces bons Parisiens, murmurait-elle, on voit bien qu'une révolution a passé par là.

— Ma mère, dit son maître en revenant, j'ai trouvé une voiture qui va nous conduire à l'hôtel de la *Tranquillité*. La voici. »

Un fiacre s'arrêta devant le petit groupe, et pendant qu'on faisait monter la vieille dame, son fils et sa petite-fille eurent le temps d'examiner la voiture qui allait les emporter. Elle avait vu des jours plus brillants, la pauvre voiture de louage ! on le devinait en voyant ses caissons sculptés, ses roues délicates, le vernis de Martin, écaillé par la pluie, qui la couvrait encore ; seulement, sur les panneaux, un grossier badgeonnage ne voilait qu'à demi un écusson reposant sur le manteau d'hermine des ducs et pairs.

« On croirait voir le blason des Lauzun, dit le père à la fille, en lui montrant ce vestige effacé à peu près par la brosse et par la pluie ; c'est peut-être une de leurs voitures, et ils n'ont eu qu'une charrette pour aller au lieu du supplice....

— Hélas ! mon père, il faut nous habituer à ces tristes souvenirs....

— Sais-tu ce que c'est que ces gens-là ? dit un commissionnaire au conducteur, quand le fiacre se fut éloigné.

— Pardi ! ce sont de pauvres ci-devant qui rentrent.

L'œil du conducteur avait vu juste ; c'étaient de pauvres émigrés qui, après avoir connu les souffrances de l'exil en terre étrangère, allaient connaître combien est triste le délaissement au sein de la patrie, et combien il est amer de se voir pauvre et méprisé, là où l'on fut jadis riche et puissant. La marquise de la Thuillaye, son second fils, et Albine, la fille de celui-ci, rentraient en France après une absence de dix ans, et ils n'y retrouvaient ni famille — l'échafaud l'avait décimée — ni fortune, ni position, puisque des lois nouvelles leur avaient enlevé l'héritage de leurs pères et les privilèges de leur naissance.

II

Le logement de l'hôtel de la *Tranquillité*, si modeste qu'il fût, dépassait les ressources de M. de la Thuillaye ; il ne possédait plus que quelques faibles restes de la somme qu'il avait emportée en émigration, et qui l'avait fait vivre, pendant dix ans, lui et les siens ; et voyant diminuer chaque jour, à chaque heure, cette dernière ressource, il se résolut à chercher un logement peu coûteux dans lequel ils pussent cacher à tous les yeux leur fière indigence. Albine

l'accompagnait souvent dans ses courses à travers Paris. Elle avait passé son adolescence et les premières années de sa jeunesse dans une petite ville d'Allemagne, et le grand Paris l'étonnait ; peut-être même le mouvement varié de cette ville tumultueuse l'eût-il distraite si chaque objet qui se présentait à leurs yeux n'eût réveillé chez son père de douloureuses pensées. Il avait peine à se reconnaître dans ces rues populeuses dont les noms et l'aspect étaient changés ; il retrouvait des magasins, des boutiques à la place des hôtels qui lui étaient familiers ; les églises étaient, les unes transformées en halles ou en écuries, les autres livrées aux théophilanthropes qui, à la place de l'autel détruit, offraient des fleurs à l'*Auteur de la Nature*, et prononçaient des discours emphatiques ; aucun signe extérieur du culte autrefois si cher à la nation très-chrétienne ne consolait les yeux dans ce bruyant et frivole Paris ; Notre-Dame, l'église des saints et des rois, semblait vouée à une destruction prochaine ; Albine et son père y étaient entrés un jour, et ils avaient frémi à la vue de ces autels profanés qui avaient vu siéger d'impures déesses, à l'aspect de ces murs dégradés qui semblaient porter le deuil de la religion et de la monarchie. D'autres rencontres encore affligeaient leurs regards ; parfois, en passant sur les quais, à la porte des revendeurs, ils voyaient des séries de portraits qu'on vendait à l'encan ; ils représentaient des hommes en uniforme, des femmes en habit de cour, reproduits dans la splendeur de la fortune et souvent de la beauté ; M. de la Thuillaye les regardait, des larmes lui venaient aux yeux, et il disait à sa fille, en détournant la tête :

« Je les reconnais.... ils sont tous morts sur l'échafaud ! »

Albine s'efforçait de le consoler et de le rattacher à la vie ; mais leur position offrait avec le passé un contraste que ses tendres soins mêmes ne pouvaient effacer. Quand toute la famille fut installée dans un petit appartement de la rue Saint-Louis-en-l'Île, il fallut songer à l'avenir, menaçant et sombre. Albine, tout en soignant son aïeule, travaillait à quelques ouvrages de femmes, et lorsque le tricot, la broderie, la tapisserie étaient finis, Justine, la femme de chambre, s'armant d'un grand courage, sortait et allait les offrir aux marchands. On achetait ces petits travaux à vil prix, et la pauvre fille, en rapportant à sa jeune maîtresse cet humble salaire, s'indignait qu'on payât si peu et surtout qu'on fût si peu poli :

« Ils m'appellent *citoyenne* ! disait-elle, et ils me tutoient, moi, une vieille femme, ces petits courtisans de boutique, ces petits incroyables, comme ils disent !... Où est le bon vieux temps, quand les marchands étaient si respectueux, si discrets?... »

— Nous achetions alors, nous vendons aujourd'hui, répondait Albine en souriant.

Cependant, une partie des biens qui avaient appartenu à cette famille malheureuse n'avait point trouvé d'acquéreur, elle était sous le sequestre, et M. de la Thuillaye surmontant, pour l'amour des siens, une profonde répugnance, se résolut à revendiquer cette faible portion de son héritage. Mais il n'avait pas d'appui ; aucune voix protectrice ne parlait pour lui dans cette cour brillante qui entourait le jeune consul, le héros d'Égypte et d'Italie, et, chaque soir, le père d'Albine rentrait, après des démar-

ches infructueuses, de plus en plus sombre et découragé. La marquise, qu'une grande piété et un grand âge détachaient de la terre qu'elle allait quitter, semblait émue en revoyant son fils; elle levait sur lui un œil interrogateur, comme si elle eût voulu sonder le fond de sa pensée, et lorsqu'il disait :

« Rien de nouveau, ma mère ! » elle soupirait et baissait la tête.

Les *décadés* du calendrier républicain n'étaient pas un jour de repos pour Albine ; mais dès son arrivée à Paris, elle avait cherché une adresse qu'une émigrée lui avait donnée en Allemagne : c'était celle d'un prêtre fidèle qui, tous les dimanches, célébrait la messe dans la chapelle à demi-ruinée d'un ancien couvent. Jadis il avait exposé sa vie en n'abdiquant ni les droits ni les devoirs du sacerdoce ; mais des temps plus sereins s'étaient levés, et quoique les chrétiens se cachassent encore, déjà ils ne tremblaient plus. Albine goûtait les pures délices de ces réunions ; prier en commun, entendre la parole sainte, se nourrir du Pain des anges, c'étaient là ses joies de tous les dimanches, et ses souvenirs consolants pour le reste de la semaine.

Le jour de l'Assomption, elle revenait de la chapelle, au bras de son père, et, recueillie dans ses pieuses pensées, *repassant en son cœur* ce qu'elle venait d'entendre, elle s'étonnait du tumulte des rues, où la foule se pressait comme en un jour ordinaire ; les voitures se croisaient, emportant aux promenades les élégantes habillées à la grecque, et que peut-être on aurait sifflées si elles se fussent montrées à pied ; les *incroyables*, agitant leurs grosses cannes et jurant leur *paote parfumée*, heurtaient à chaque instant le vicomte et sa fille, et tous deux fatigués de bruits, attristés par le contraste, si fréquent, entre nos sentiments intimes et le monde extérieur, évitèrent la foule et prirent une rue de traverse solitaire et bordée de magnifiques hôtels.

« Je ne connaissais pas ce quartier, dit le vicomte, tout est changé dans ce Paris, et bientôt, sans doute, la place de la Révolution deviendra un lieu de plaisance. Que le peuple est oublieux et léger !

— Mon père, interrompit Albine en lui pressant la main, regardez donc ! »

Elle lui montrait un hôtel dont la blanche façade était ornée de balcons garnis de fleurs ; au-dessus de la porte d'entrée, on voyait écrits en lettres d'or sur une plaque de marbre bleu-turquin, ces mots : *Hôtel de la Thuillaye* !

« Notre nom, mon père ! » dit-elle, encore tout émue.

Au même instant la porte s'ouvrit à deux battants, et deux cavaliers partirent en modérant de la voix et de la main leurs chevaux bondissants. Le plus âgé portait l'uniforme de général de brigade, et sa noble tournure, son beau visage couronné de cheveux grisonnants, s'alliaient bien avec les insignes d'un haut grade militaire ; son compagnon était jeune et charmant, et il portait avec une gracieuse fierté le costume d'officier de la garde consulaire ; le cheval barbe qu'il montait passa si près d'Albine, qu'elle se recula un peu effrayée, et son père, la soutenant, lui dit après un instant de silence et en suivant les officiers d'un regard troublé :

« Vois-tu cet homme ? c'est ton oncle ! c'est mon frère ! »

Quand, le soir, la marquise l'interrogea des yeux comme de coutume, et lui dit même, avec une espèce d'anxiété :

« Eh bien, Félix ? »

Il ne répondit rien, et Albine, que le malheur avait rendue prudente, garda aussi le silence.

III

Madame de la Thuillaye avait eu deux fils. L'aîné, veuf de bonne heure, avait vécu à Paris dans l'intimité des beaux esprits et des philosophes, et, l'esprit perversi par leurs sophismes, il n'avait pu échapper à l'ascendant de la révolution. Cependant, obéissant à l'instinct militaire de sa race, il avait pris place dans les rangs de l'armée ; il ignorait presque les crimes qui se commettaient au nom de la liberté, alors que, sur les frontières, il défendait son pays et suivait encore, sous un étendard nouveau, les lois de l'antique honneur français. Son courage et son mérite le firent avancer rapidement : ses services avaient fait oublier son nom.

Son frère, qui avait peu quitté sa province, fut fidèle à toutes les traditions et à toutes les croyances qu'il avait reçues avec le sang ; il leur fit de grands sacrifices et émigra avec sa mère, sa femme et sa fille. Il ne haïssait ni ne méprisait son frère, mais il sentait qu'un abîme s'était ouvert entre eux ; la marquise, plus violente et plus entière dans ses sentiments, avait repoussé ce fils aîné, qu'elle avait tant aimé ; elle avait refusé de lire ses lettres soumises, elle l'avait banni de sa maison, de ses discours, et, en apparence, de sa mémoire ; mais elle n'avait pu le chasser de son âme ; depuis qu'elle était à Paris surtout, son image ne la quittait pas, sa colère avait fléchi à l'idée qu'elle pourrait le revoir, et souvent elle étouffait sur ses lèvres cette question si naturelle autrefois :

« Félix, as-tu vu Maurice ? »

La rencontre fortuite entre les deux frères ne produisit rien, mais peut-être fit-elle sentir plus durement au vicomte l'amertume de sa position. Ses sollicitations n'étaient pas écoutées, ses mémoires probablement n'étaient pas lus, et la misère venait à grands pas. Il ne la craignait pas pour lui ; il avait été soldat, il avait vécu, à la campagne, d'une vie frugale et simple... mais l'aïeule ? mais l'enfant ? En ces moments de détresse, il envoyait le sort de sa pauvre femme, ensevelie en terre étrangère, et qui n'avait pas, du moins, vu souffrir ceux qu'elle aimait.

L'heure du désespoir, a dit un grand saint, *n'est pas celle des bonnes résolutions* ; le vicomte l'éprouva : il avait rencontré, en errant dans Paris, d'anciens camarades de régiment, des amis de l'émigration, des hommes qu'il avait connus à divers titres et qui se cachaient sous des noms empruntés. De sourds complots se tramaient contre le premier consul, dont on devinait l'ambition grandissante, dont on craignait la popularité alors si justement acquise ; chaque semaine presque, Fouché et ses agents découvriraient une des conspirations qui menaçaient la vie de Bonaparte. Les conjurés étaient d'ordinaire, ou des républicains trompés dans leur attente, et qui haïssaient le nouveau Cromwell au profit de quel semblait s'être faites tant de révolutions, ou des émigrés pau-

vres, mécontents, et qui espéraient frayer dans le sang une voie aux princes exilés et à leur propre fortune. Le vicomte de la Thuillaye rencontra, parmi ses anciens amis, quelques-uns de ces dangereux conspirateurs ; ils l'entraînèrent. Peut-être ne connaissait-il pas clairement le but vers lequel on le menait, quand le complot fut découvert ou trahi, et les conspirateurs jetés en prison.

Albine, que depuis plusieurs semaines préoccupait l'air absorbé de son père, reçut un mot de lui daté de la Force, et qui ressemblait à un suprême adieu, avant l'échafaud ou la déportation.

Elle fut accablée sous ce nouveau coup, et quelle que fut sa force d'âme, elle ne put cacher à sa grand'mère leur commun malheur. La marquise leva au ciel des yeux qui ne savaient plus pleurer, et avec l'accent d'une profonde désolation, elle s'écria : « Je n'ai donc plus de fils ! »

Ce mot passa comme un éclair dans l'esprit d'Albine et y éveilla un projet et une espérance. Elle se tut encore, essaya de consoler son aïeule par des caresses et des paroles rassurantes, et, pendant toute la nuit, elle ne cessa de prier, de penser et de presser de ses vœux l'aube du lendemain.

« Je veux tenter de voir mon père, dit-elle à la marquise, le lendemain matin.

— Va, mon enfant, que Dieu soit avec toi ! répondit l'aïeule en l'embrassant. »

Albine sortit seule, mais son âme était trop tendue par une émotion violente pour que la timidité pût y trouver place. Elle franchit, sans s'en apercevoir, la longue distance qui séparait sa maison de l'hôtel de son oncle, et, arrivée là, le cœur palpitant, elle sonna. Un concierge ouvrit la porte.

« Que demandez-vous, citoyenne ?

— Je voudrais parler au général, dit-elle.

— Le général ne reçoit que le quintidi de chaque décade, à une heure ; il faudra revenir, citoyenne.

— J'ai absolument besoin de lui parler ! dit-elle avec angoisse. S'il savait mon nom, il me recevrait.

— Donnez-moi une carte, en ce cas, citoyenne, je la lui porterai ; le citoyen général est fort humain.

— Je n'ai pas de carte, dit-elle, mais tenez !

Elle écrivit son nom : *Albine de la Thuillaye*, sur un morceau de papier, et le concierge, qui paraissait humain aussi, entra dans la maison. Il revint bientôt, laissant percer sur sa bonne figure une certaine surprise, et il dit :

« Le citoyen général vous attend. Venez, citoyenne ! »

Il lui fit traverser une cour spacieuse, garnie d'arbustes, un vestibule orné de statues et de bas-reliefs d'après l'antique, et trois salons meublés à l'imitation de Pompéi et d'Herculanum. Il leva une portière drapée à la grecque, et Albine se trouva dans un vaste cabinet de travail dont quelques bustes et un trophée d'armes orientales formaient la décoration. Ses genoux fléchissaient, un voile couvrait ses yeux ; elle entrevit comme à travers un brouillard un homme qui venait vers elle, ému, tremblant, lui aussi, et ne pouvant se soutenir. Elle tomba à genoux en s'écriant :

« Mon oncle, sauvez mon père ! »

Quand elle revint à elle, elle se vit assise dans un fauteuil, le général lui tenait les mains, et la regardait avec l'intérêt le plus tendre :

« Mon enfant ! disait-il, ma pauvre Albine, est-ce vous ? après tant d'années ! »

Cette voix affectueuse, ces regards paternels la rassurèrent, elle surmonta le trouble qui agissait tous ses nerfs, et elle dit :

« Mon oncle, mon père est en prison, vous le sauvez, n'est-ce pas ?

— Félix ! dit-il, en prison ! et qu'a-t-il pu faire ? »

Elle lui raconta tout : la figure du général s'assombrissait :

« Mon enfant, dit-il enfin, qu'attendez-vous de moi ?

— Tout, répondit-elle avec simplicité.

— Mais encore ?

— Eh bien ! vous jouissez d'un grand crédit auprès du premier consul, employez-le pour sauver mon père, pour le faire sortir de prison avant qu'il soit mis en jugement.

— Vous demandez beaucoup ; depuis la machine infernale, on a le droit d'être sévère pour les conspirateurs.

— Mon oncle, dit-elle, si d'autres protecteurs pouvaient intercéder pour mon père, je les supplierais à genoux, mais nous n'avons que vous seul, et ma grand'mère désolée ignore même que j'ai cette dernière espérance. »

Il avait pâli :

« Ma mère ! dit-il, elle est avec vous, Albine ?

— Oui, mon oncle ; nous sommes revenus d'émigration avec elle, il y a près d'une année.

— Et ni ma mère, ni mon frère n'ont cherché à me revoir ? »

Elle baissa les yeux, et reprit au bout d'un instant :

« Pouvaient-ils vous chercher ? ils sont si malheureux !

— Et ma mère, ne parle-t-elle jamais de moi ?

— Non, mon oncle, mais elle y pense toujours. »

Ces mots attendrirent le général : des larmes coulèrent sur son mâle visage, et il ne les cacha point. « J'irai trouver Bonaparte, dit-il soudain, et, dùsè-jeperdre places et dignités, je sauverai mon pauvre Félix !

— Oh ! mon oncle ! s'écria Albine, il ne vous résistera pas ; parlez-lui de votre mère, on dit qu'il aime la sienne !

— Et si je réussis ?..

— Mon oncle, répondit la jeune fille avec candeur, je vous réconcilierai avec notre mère ; elle aussi ne résistera pas. »

Il l'embrassa en silence et lui dit enfin :

« Tout pourra donc se réparer !

— Je compte sur vous après Dieu, ajouta-t-elle en le quittant. »

Elle courut, ivre d'espérance, jusqu'à la Force, mais son père était au secret, elle ne put le voir. De retour à la maison, elle pouvait contenir à peine, devant sa grand'mère, inquiète et désolée, les flots d'espoir qui montaient de son cœur à ses lèvres ; mais son agitation croissante ressemblait à de la douleur, et son aïeule s'y trompa. Deux jours s'écoulèrent ainsi, pour Albine, dans une attente indicible, pour la marquise, dans une angoisse de plus en plus sombre.

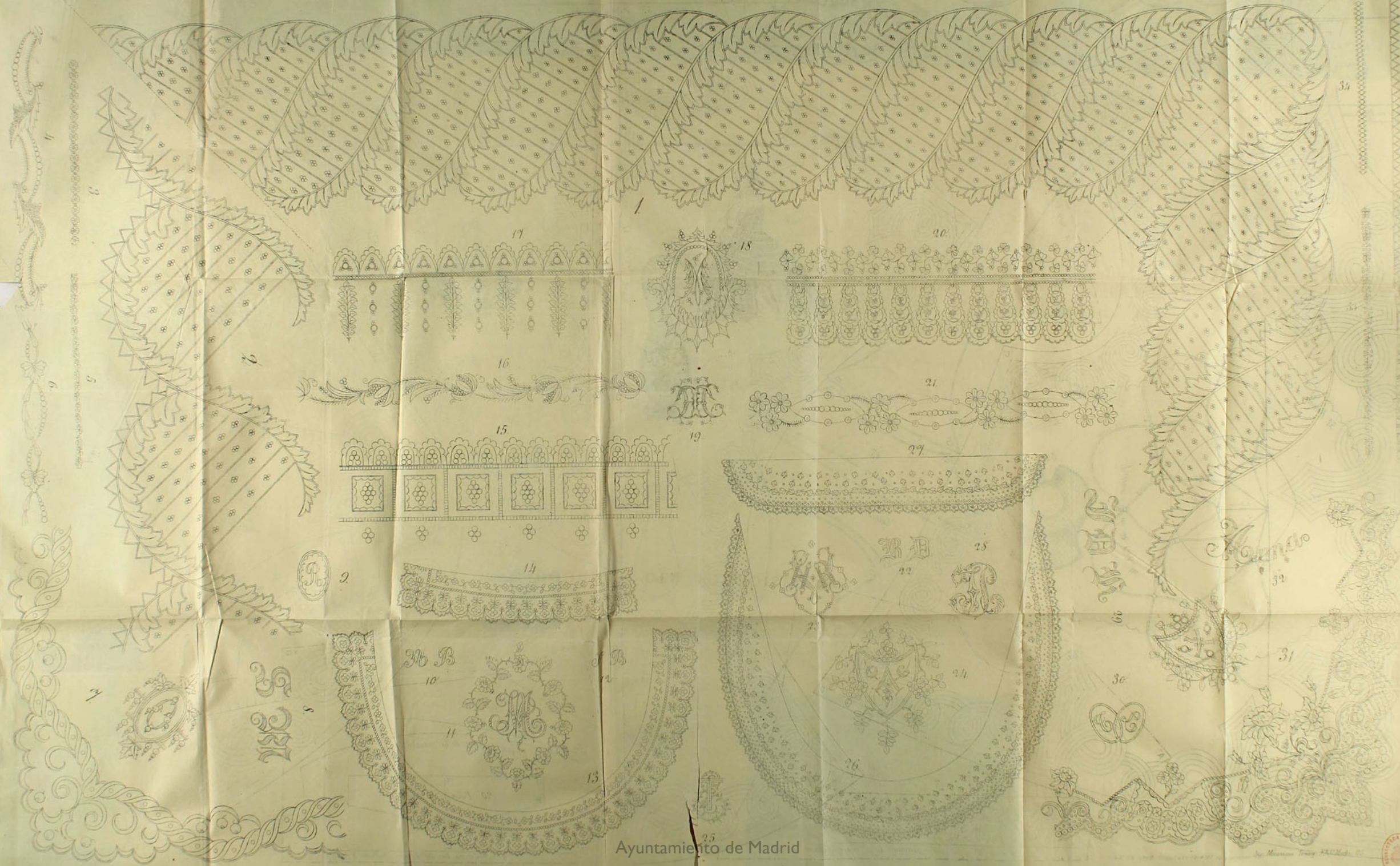
IV

Le soir du second jour, un coup de sonnette fit

31

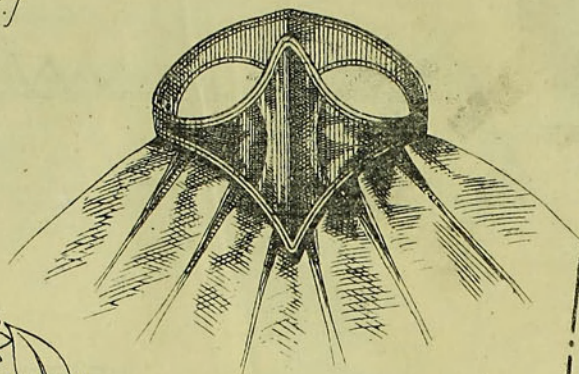
Imp. Mecanique Trinoeg F. S. Martin 113



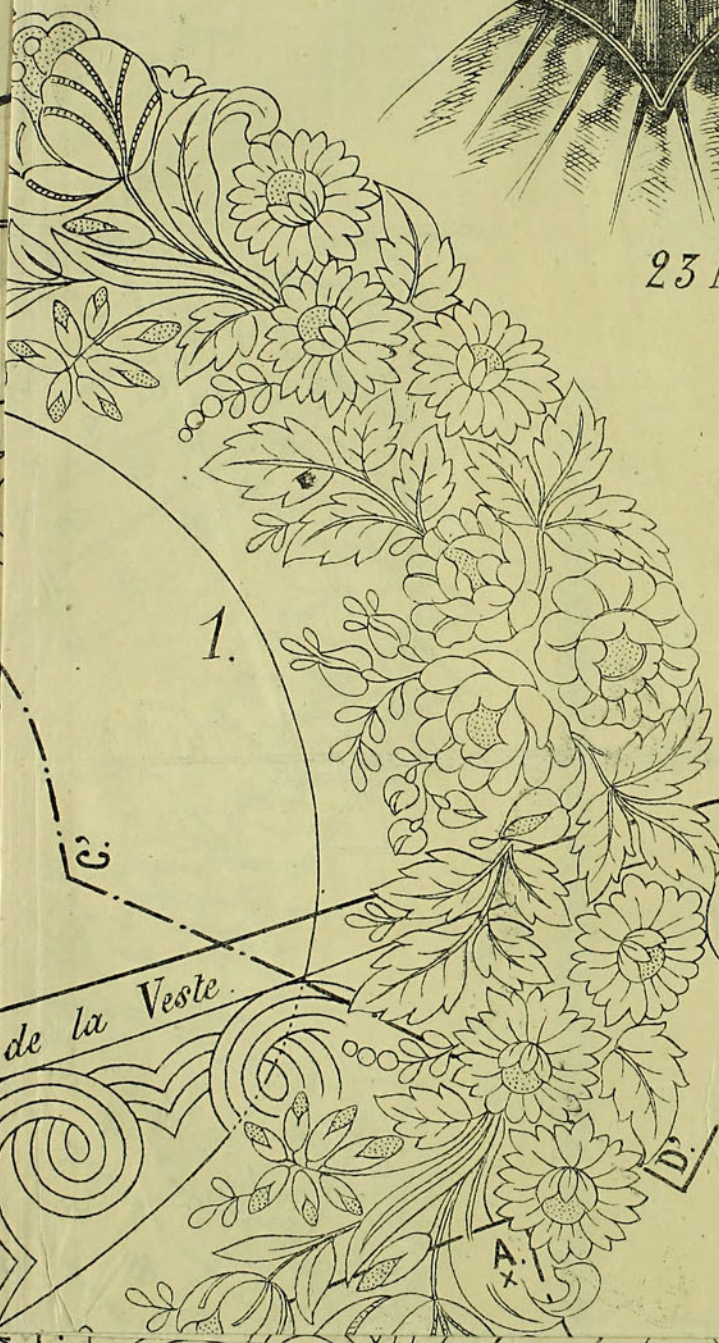


ve. (Costume d'enfant.)

16.



23 bis.



de la Veste.

manche.

tressaillir Albine; elle se leva, et des exclamations confuses vinrent agiter son pauvre cœur, comme une feuille qui tremble sous l'orage.

« Mon enfant! ma fille! disait une voix connue et chérie. »

Et Justine criait :

« C'est monsieur le vicomte ! le voilà ! ô mon Dieu ! est-ce possible ! »

Le vicomte serrait déjà sur son cœur son heureuse fille, tandis que la marquise s'était levée seule et sans appui, et lui tendait les bras. Il courut vers elle et l'étreignit fortement, ainsi qu'Albine, en disant d'une voix étouffée :

« Ma mère, ma fille, nous sommes réunis pour toujours ! »

Quand la première émotion fut un peu calmée, la marquise dit :

« Mon fils, comment se fait-il que j'aie le bonheur de te revoir encore ? je ne l'espérais pas. »

— Un ami, répondit-il, mon meilleur ami m'a fait sortir de prison, ma mère.

— Un ami ! je croyais que nous n'en avions plus.

— Ma mère, dit Félix avec un sourire ému, entre cet ami-là et moi, il y a un lien indestructible..... »

Elle tressaillit et fixa sur lui ce regard interrogateur qu'il connaissait si bien.

« Grand' mère, dit Albine en baisant les mains de la marquise, vous m'avez appris vous-même ce vers :

« Un frère est un ami donné par la nature ! »

— Maurice ! c'est lui qui t'a sauvé ! ah ! qu'il vienne ! pourquoi donc tarde-t-il autant ! »

Le général attendait son arrêt dans la chambre voisine, et quand ce cri sortit des entrailles maternelles, quand il se sentit pardonné, il vint comme un enfant se jeter au cou de sa mère, en la nommant mille fois parmi les baisers et les larmes. Un jeune homme l'avait suivi, la marquise le remarqua enfin, et elle dit avec émotion :

« C'est ton fils, Maurice ? »

— Oui, ma mère ?

— Viens, mon enfant, viens embrasser ta pauvre grand' mère ! Sais-tu qu'il y a douze ans que je ne t'ai vu ? »

La soirée s'acheva dans ces épanchements de famille; Albine était l'héroïne, chère à tous, de ce moment de fête : ne lui devait-on pas la délivrance et la réconciliation qui les rendaient si heureux ?

Le lendemain, le général revint seul, et quand il eût bien embrassé sa mère, il dit au vicomte :

« Nous étions si absorbés hier que j'ai oublié de te parler d'une bagatelle : le premier consul te rend ta forêt de Preux-aux-Bois et le château de la Thuillaye qui étaient sous le séquestre. »

— Mon frère, dit le vicomte, tu veux donc que je te doive tout ? C'est à tes sollicitations que cette restitution est faite ? tu assures l'avenir de mon enfant !

— Et si j'étais intéressé dans la question ? interrompit le général en souriant. Sais-tu que je suis fou de ton Albine, et que, si toi et notre mère y consentez, mon fils n'aura jamais d'autre femme ?

— Et ton fils, est-il du même avis ?

— Tout à fait, depuis qu'il a vu sa cousine. Ma chère maman, plaidez notre cause, vous le pouvez en conscience, car mon fils n'est pas un homme de notre temps : c'est un chevalier, un preux des anciens jours pour les mœurs et pour les sentiments. »

La marquise allait répondre, et l'on voyait à son sourire qu'une parole d'acquiescement était dans son cœur, quand un bruit inusité l'arrêta toute surprise. Le bourdon de Notre-Dame sonnait à toute volée et répandait dans l'air ses notes graves et puissantes, que depuis si longtemps on n'avait pas entendues.

« Qu'est-ce cela ? dit-elle. »

Le général s'était levé : cette voix, qui venait du ciel, l'avait ému.

« Ceci nous annonce, dit-il, la signature du concordat ; demain, l'église de Notre-Dame sera réconciliée, et on y dira la messe. »

— Je veux y aller, s'écria la marquise avec explosion.

— Et moi, ma mère, je veux vous y conduire, dit le général en baisant la main de sa mère. »

Une larme, gage de repentir, y tomba.

« Nous pourrions donc demander à Rome des dispenses pour le mariage des deux cousins, dit gaiement le vicomte. »

— Et quel motif invoquerons-nous ? demanda madame de la Thuillaye.

— Le meilleur de tous, ma mère : la nécessité de réconcilier une famille divisée.

— Bien, mon fils. Appelez Albine, je veux la préparer à ce mariage, et je pense, mes enfants, que nous n'aurons pas de peine à la faire obéir. »

M^{me} BOUNDON.

UNE REINE DE VINGT ANS

OPÉRETTE EN UN ACTE

La musique est jointe à ce Numéro.

PERSONNAGES.

MARIE, reine de Danemark.

JOSÉPHA, sa sœur de lait.

LA BARONNE DE GRUKENFEL.

LE COMTE DE LATOUCHE, ex-gouverneur de la reine.

LE BARON DE GRUKENFEL.

POTOCK, père de Josépha.

1861. VINGT-NEUVIÈME ANNÉE. — N° V.

La scène se passe à la cour de Danemark, à la fin du dix-septième siècle.

Le théâtre représente un salon.



SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE Je vous dis, mon cher Comte, que S. M.

manche.

a eu là une idée charmante! (Le Comte s'incline et se tait.) Ravissante! (Même jeu.) Adorable! (Même jeu.) Unique dans son espèce!

LE COMTE. En effet!

LA BARONNE. Comte, n'affirme-t-on point que les Français sont à la fois beaux parleurs et grands parleurs?

LE COMTE, souriant. Et madame la baronne de Grünenfel ne trouve pas que je justifie l'axiome?

LA BARONNE. Du moins, pour ce qui est de parler beaucoup.

LE COMTE. La parole est d'argent et le silence est d'or!

LA BARONNE. Savez-vous que certains silences pourraient être interprétés comme de formelles désapprobations?

LE COMTE. L'interprétation est libre, madame!

LA BARONNE. A moins que M. de Grünenfel n'ait raison.... Vous ne me demandez pas pourquoi?

LE COMTE. Ceci est une sorte d'indiscrétion que je ne saurais commettre.

LA BARONNE. C'est juste. Eh bien! M. de Grünenfel prétend, non sans fondement peut-être, que vous feignez de ne point applaudir à cette détermination de notre gracieuse Reine d'abandonner la nomination d'un premier ministre à celui qui lui proposera la meilleure action à faire, dans le simple but de nous persuader que ce n'est pas vous qui avez inspiré cette détermination. Tout Français que vous êtes, cher Comte, c'est à dire, très-sage et très-adroit, et tout Danois que nous soyons, c'est-à-dire très-simples et très-peu subtils, nous ne pouvons cependant nous laisser prendre à ce piège! Ayant dirigé les études de Sa Majesté, vous avez nécessairement conservé une très-grande influence sur l'esprit de Sa Majesté, et Sa Majesté ne doit agir que d'après vos suggestions!

LE COMTE, finement railleur. Vous faites beaucoup d'honneur au jugement de votre Souveraine!

LA BARONNE, inquiète. Grand Dieu! aurais-je offensé Sa Gracieuse Majesté?

LE COMTE. Rassurez-vous! J'ai été seul à vous entendre.

LA BARONNE. Mais, monsieur, je n'ai rien dit!... Je n'ai rien voulu dire!... Je suis certaine que... qui ne sait à quel point je suis dévouée à Sa Gracieuse Majesté?...

LE COMTE. Chère Baronne, il n'y a ici pas plus d'oreilles pour vos chaleureuses protestations d'à présent, que pour...

LA BARONNE. Plait-il?

LE COMTE. Que pour vos réflexions de tout à l'heure!

LA BARONNE, mécontente. Mes réflexions! mes réflexions!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA REINE. (Elle marche avec lenteur.)

MARIE, après un court silence. Ah! bonjour, madame! bonjour, mon cher mentor!

LA BARONNE, révérence et sourire. Je vois avec bonheur les roses de la santé briller sur les joues de Votre Gracieuse Majesté!

MARIE, dolente. Les roses de la santé ont tort; j'ai, ou je vais avoir ma migraine!

LA BARONNE. Sa Majesté a tant de courage que,

néanmoins, la sérénité de son âme respicndit sur son front auguste et charmant.

MARIE. Je m'ennuie beaucoup, chère Baronne!

LA BARONNE. Ah! mon Dieu! que pourrait-on faire pour raviver la gaieté de Votre Majesté!

MARIE. Je ne sais! Comte, n'ai-je pas du malheur? J'avais cru que mon édit, à propos de cette nomination de premier ministre, me vaudrait maints renseignements curieux, maintes distractions agréables, et je n'entends parler de rien! J'ai pourtant ordonné qu'on laissât approcher de ma personne tous ceux qui se présenteraient au nom de l'édit!

LA BARONNE, avec intention. J'ai quelque sujet de penser qu'aujourd'hui-même Votre Majesté sera satisfaite!

MARIE. En vérité? (Nonchalamment.) Cela me fera plaisir!

LE COMTE. Votre Majesté n'en paraît pas très-sûre?

MARIE. Le fait est que cette imagination m'avait tout d'abord séduite; mais plus j'y songe, plus je me persuade que ce moyen sera aussi impuissant que le reste à chasser ma mélancolie! Jadis, dans cette île que son climat plus doux avait fait choisir par feue la reine, ma chère mère, comme séjour de mes premières années, la tristesse m'était inconnue!

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Quand le matin de ma fenêtre,
Aspirant un air frais et pur,
Soudain je voyais apparaître
Le soleil dans son champ d'azur,
Mon âme, alors épanouie,
Étrangère à toute douleur,
Priaît, et ma voix attendrie
Chantait sa prière au Seigneur!
En ce temps je chantais ma prière au Seigneur!

DEUXIÈME COUPLET.

Lorsque de la fleur printanière
J'admirais les tons éclatants,
Quand l'hirondelle familière
Revenait avec le beau temps,
Mon âme alors épanouie, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Là-bas, je me sentais heureuse,
Alors même que des autans
L'haleine puissante et fougueuse
Loin de nous chassait le printemps;
Un grand feu réjouissait l'âtre!
Le feu, c'est presque le soleil!
Et puis, à la chanson du pâtre,
Doucement venait le sommeil.

Doucement, doucement me venait le sommeil!

A présent, je m'endors accablée de soucis, et je ne rêve que de conseils à présider, de traités à conclure, d'édits à promulguer! Je rêve à la reine de Suède, à cette Christine qui recherche avec tant d'ardeur l'occasion de me blesser dans ma vanité de femme ou dans ma dignité de reine!

LA BARONNE. Cela lui sied, vraiment, à ce garçon manqué, à ce philosophe en jupons, à cette pédante couronnée!

LE COMTE. A côté des défauts qu'on lui a laissés contracter, la reine de Suède possède des qualités incontestables!

MARIE, sèchement. Ses défauts forment une telle ombre que ses grandes qualités s'en trouvent complètement obscurcies à mes yeux ; en vain je les cherche, je ne les aperçois point ! Il est vrai que tout le monde ne saurait être doué de cette vue pénétrante qui distingue monsieur le Comte !

LA BARONNE, tiant. Je serais fort obligée à monsieur le Comte s'il me voulait prêter sa lunette !

MARIE. Comte, il est fâcheux pour votre gloire que ce ne soit point la reine de Suède dont vous ayez eu l'intelligence à former, plutôt que cette petite reine de Danemark, qui a si mal profité de vos leçons ! — Eh bien ! vous vous retirez sans mon congé?... (Changeant de ton.) Allons, allons, pardonnez-moi mes boutades contre Christine, comme je vous pardonne ce manquement aux lois de l'étiquette ! Vous savez bien à quel point je vous vénère et je vous aime !

SCÈNE III.

LES MÊMES, POTOCK, JOSEPHA.

POTOCK, à la cantonnade. Je suis son père nourricier, grands flandrins que vous êtes ! et, de plus, je viens par rapport à l'édit ! (A la Reine, salut gauche.) Pardon, excuse, Majesté ! ce sont vos laquais qui ne voulaient pas nous laisser entrer !

MARIE, avec empressement. Potock ! Et toi, ma bonne Josépha !

JOSEPHA, révérence naïve. Oui, Majesté !

MARIE. Comme tu es grandie et devenue belle !

POTOCK. Sauf respect, et vous aussi, Majesté, vous l'êtes fièrement grandie et devenue belle ! Quand vous couriez dans notre champ, les mains rougeaudes et votre petit nez tout bleu, vous n'étiez ni pire ni mieux que les autres fillettes de votre âge ; à présent, dame ! votre nez n'est plus bleu du tout, ni vos mains rougeaudes ! Les petites menottes, surtout, sont-elles blanches et jolies ! (Il a approché son index des mains de la Reine.)

LA BARONNE, le repoussant. Arrière !

MARIE. Laissez, baronne. — Je suis bien aise de te voir, mon bon Potock ! et toi aussi, ma jolie Josépha ! Tenez, à l'instant même, je me rappelais avec bonheur les jours passés auprès de vous dans cette île verdoyante où je veux me faire construire un palais d'été !

POTOCK. Comme ça se trouve ! c'est aussi à propos de constructions que j'ai entrepris le voyage de Copenhague !...

MARIE. Tu disais que tu venais par rapport à l'édit ?

POTOCK. Cela s'y rattache, Majesté, cela s'y rattache !

MARIE. Ainsi, tu viendrais me proposer une bonne action à faire ?

POTOCK. Excellente, Majesté, excellente !

RONDEAU.

PREMIER COUPLET.

Près de mon bien il est un pré ;
Ce pré serait fort à mon gré ;
Il m'arrondirait à merveille.
J'y pense dès que je m'éveille !
J'y planterais des groseilliers,
Des poiriers et des p'tits pommiers.
Je viens donc, sans plus de mystère,
Je viens vous proposer l'affaire.
(La reine rit.)

DEUXIÈME COUPLET.

Il faut vous dire que ce pré,
Qui serait si fort à mon gré,
C'est le pré d'un très-mauvais homme,
Qui n'en tire poire ni pomme !
Ronce et chardon s'y peuvent voir ;
Ça vous met l'âme au désespoir !
Je viens donc, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Bon an, mal an, le pré susdit
Me vaudrait quelque bon profit,
Avec quoi, n'étant point trop bête,
Je ferais bien quelque autre emplette.
Donc, n'octroyer le susdit pré,
Large et long, si fort à mon gré,
Telle est, je le dis sans mystère,
Telle est cette excellente affaire !

MARIE. Excellente pour toi !

POTOCK. Et pour vous aussi, Majesté ! Vous auriez tant de plaisir à vous dire : ce pré, jadis d'un si désolant aspect, grâce aux soins de mon bon Potock, le voilà qui se couvre de verdure, de fleurs et de fruits ! C'est un meurtre, voyez-vous, Majesté, que de laisser de la bonne terre improductive, et, partant, une excellente action à faire que de mettre un brave homme, un fidèle sujet, votre père nourricier, en somme, à même de montrer au propriétaire dudit pré le parti qu'on en pouvait tirer !...

MARIE. Et, si je me rends à tes raisons, tu t'attends de plus à disposer du portefeuille de premier ministre ?

POTOCK. En ma faveur, naturellement ? Non Majesté, non ! à moins que Votre Majesté n'y tienne absolument, auquel cas je ferais cultiver le pré en place de le cultiver moi-même. (Rêchissant.) Après tout, ce n'est pas une grosse besogne que celle d'un premier ministre ; on pourrait s'en tirer tout comme un autre ; les habits brodés d'or ne produiraient point déjà un si mauvais effet sur les épaules de Potock ! Et puis, on dit que vous leur donnez d'assez beaux gages à vos ministres, sans compter l'hôtel, les équipages et les valets !... Mais, bast ! ça me gênerait d'habiter un hôtel et de me voir entouré de valets ! Il n'y a que les gages qui me conviendraient, oh ! mais, là, tout à fait !

MARIE. Cependant, tu as la vertu d'y renoncer ?

POTOCK. Ma foi ! oui... J'ai cette vertu ! moyennant que le pré ?...

MARIE. Il est à toi !

POTOCK, ravissement. Ah ! Majesté !...

MARIE. Monsieur le Comte, voulez-vous être assez bon pour vous occuper immédiatement de cette transaction ? (Le Comte s'incline et sort avec Potock, qui a grande peine à modérer sa joie. Josépha va suivre son père, la Reine la retient.) Reste, ma bonne Josépha ; tu dois avoir tant de choses à me dire ! Madame la Baronne, à ce soir ! (Révérences de la Baronne.)

SCÈNE IV.

MARIE, JOSEPHA, timide.

MARIE. Josépha, écoute ! Il faut oublier que je suis reine, et ne point tenir ainsi tes yeux attachés sur les arabesques de ce tapis. En ce moment, je veux n'être pour toi que ta sœur de lait. Cela me rend si heureuse, de me reporter au temps où ni toi ni

moi ne faisons état du rang ni du nom! Voyons, voyons, regarde-moi! Tu sembles triste! qu'est-ce à dire? qu'as-tu? Est-ce un secret? confie-le-moi; cela m'amusera... Tu pleures! Tu es offensée? Eh bien! non! je ne m'amuserai point de ton secret, mais je m'y intéresserai et te servirai. Parle, ma bonne fille! parle!

JOSÉPHA. Je n'oserai jamais!

MARIE. La vilaine! je n'ai pourtant ni couronne, ni sceptre, ni manteau royal!... Souviens-toi du temps passé! cela te donnera hardiesse et confiance!

JOSÉPHA, moins timide. Ce temps où, dès le point du jour, nous courions au bord de la mer, nous tenant toutes deux par la main!

MARIE. Et chantant à gorge déployée, ainsi que de matinales alouettes! certaine barcarolle, surtout!

JOSÉPHA. Vous vous la rappelez?

MARIE. Je crois bien!

DUO.

ENSEMBLE.

Sur la vague mobile,
Dans sa barque docile,
Vaillant et plein d'ardeur,
S'élance le pêcheur!
Jeanne a dit : Bonne chance!
Il part plein d'espérance!
Mais l'horizon est noir!
Reviendra-t-il ce soir?
L'horizon est bien noir!

La barque et le pêcheur reviendront-ils le soir?

JOSÉPHA.

O bonheur! le soleil
Éclaire le nuage!

MARIE.

De son rayon vermeil
Il dissipe l'orage!

JOSÉPHA.

La barque sur le flot
Doucement se balance,

MARIE.

Et du gai matelot
S'exalte l'espérance!

ENSEMBLE.

Sur la vague mobile, etc.

JOSÉPHA.

Hélas! sur le soleil
S'épaissit le nuage!

MARIE.

Plus de rayon vermeil,
Au loin gronde l'orage!

JOSÉPHA.

La vague, sourdement,
Répond avec colère!

MARIE.

Le pêcheur, tristement,
Prie et pense à sa mère.

ENSEMBLE.

Sur la vague mobile, etc.

JOSÉPHA.

Eh quoi! va-t-il périr,
Si proche du rivage?

MARIE.

Faut-il ainsi mourir,
Victime de l'orage?

JOSÉPHA.

Non! calme-toi, pêcheur!
Renais à l'espérance!

MARIE.

Et redis au Seigneur
Ton chant de délivrance!

ENSEMBLE.

Sur la vague mobile, etc.

(Dire les deux derniers vers de l'ensemble ainsi qu'il suit):

Malgré l'horizon noir,

La barque et le pêcheur sont revenus le soir!

MARIE. Tu vois, Josépha, si je me la rappelle, notre barcarolle? Eh bien! tous mes souvenirs d'enfance ne sont pas moins présents à mon esprit que celui-là; n'hésite donc plus à m'ouvrir ton cœur!

JOSÉPHA, les yeux baissés. Comment vous expliquer?... Comment vous faire comprendre?...

MARIE. Je devine! Il s'agit d'un mari?

JOSÉPHA. D'un bien honnête garçon qui devait être mon mari. Tout était arrêté; et maintenant tout est rompu!

MARIE. Pourquoi?

JOSÉPHA. Par rapport au pré!

MARIE. Explique-toi!

JOSÉPHA. Ainsi que mon père, le père de Roderick trouve ce pré à sa convenance; il prétend s'en être ouvert le premier au propriétaire actuel, et, ne pardonnant point à mon père d'avoir été sur ses brisées, il a juré que son fils ne serait jamais mon mari!

MARIE. Et monsieur Roderick te plaît?

JOSÉPHA. Il est si complaisant et si doux! Quand je dis qu'il est doux, c'est avec les faibles, qu'il est doux, car, à l'occasion, c'est un lion!

MARIE, riant. Brrr!

JOSÉPHA, sérieuse. Il y avait le petit Gottlieb, que ses tuteurs pillaient et battaient; Roderick leur a si bien fait sentir la vigueur de son poing, qu'ils se sont rendus à ses raisons et n'ont plus osé maltraiter Gottlieb ni le voler!

MARIE. Puisque Roderick met des raisons aussi concluantes au service de la justice, il faut qu'il soit ton mari, et il le sera!

JOSÉPHA, avec élan. Ah! madame! que de bonté! (Avec doute.) C'est que mon père est bien entêté!

MARIE. Et moi, donc! Attends-moi ici; avant tout, il faut que le Comte soit empêché de rien conclure.

JOSÉPHA. Mais, madame, si mon père n'a pas le pré, ce sera bien pire!

MARIE, sortant. Laisse! laisse!

SCÈNE V.

JOSÉPHA, seule.

Tout est perdu! Le père de Roderick devenant maître du pré, Roderick sera chassé de chez nous par mon père! C'en est fait! c'en est fait! Un garçon si bon et si doux, et qui tape si bien! (Elle va s'asseoir en pleurant vers la gauche, le dos presque tourné aux spectateurs et aux acteurs en scène.)

SCÈNE VI.

JOSÉPHA, dans son coin, LE BARON DE GRUKENFEL, LA BARONNE.

LA BARONNE. Bon! Sa Majesté qui n'est plus là!

LE BARON. Tant pis! je suis en verve, je me sens éloquent, j'aurais emporté la nomination d'assaut, et je suis comme Potock, moi! Celui que j'aurais nommé n'est pas loin d'ici!

LA BARONNE, avec un sourire agréable. Cela va de soi!

LE BARON. Rendre aux Grünenfel leur ancien lustre est un acte de justice qui ne saurait manquer de plaire à Sa Majesté!

LA BARONNE. Certes!

LE BARON.

CHANSON.

REFRAIN.

Les Grünenfel, autrefois,
C'est notoire,
Et dans l'histoire,
A tous imposaient des lois.
Ce n'est plus, hélas! comme autrefois!

PREMIER COUPLET.

Sortis des rangs par leur vaillance,
Ceux qu'on aperçoit les premiers
Enlevaient du bout de leur lance
Leur titre de preux chevaliers!
Dès lors, montant sans cesse,
L'un d'eux, passé marquis,
Prend pour femme une atlesse,
Dans un duché conquis.
Les Grünenfel autrefois, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

Ils comptaient, suivant leur bannière
Pour le moins, dix mille vassaux!
D'une province tout entière,
Eux seuls percevaient les impôts!
Comme ils faisaient largesse!
L'or coulait de leurs mains!
C'était toujours liesse,
Chez ces gais souverains!
Les Grünenfel autrefois, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Ils protégeaient la poésie
Et les poètes à leur cour,
Arrivant d'Europe ou d'Asie,
Chantaient leurs hauts faits nuit et jour.
Bien plus, dans la famille,
Ceci peut s'affirmer,
Une étonnante fille
Naquit sachant rimer!
Les Grünenfel autrefois, etc.

QUATRIÈME COUPLET.

Si pourtant un sort plus prospère
En moi relevait mes aïeux,
Si quelque destin moins sévère
Redorait nos blasons poudreux,
Soudain, sans nulle feinte,
Changeant de ton et d'air,
Au lieu de ma complainte,
Je dirais, le cœur fier:
Les Grünenfel, autrefois,
C'est notoire,
Et dans l'histoire,
A tous imposaient des lois.
Place à nous, manants, comme autrefois!

LA BARONNE, joyeuse.

« Place à nous, manants, comme autrefois! »
Je voudrais nous y voir!

LE BARON. Vous nous y verrez!

LA BARONNE, apercevant Josépha. Vous êtes là depuis longtemps?

JOSÉPHA, s'avançant. Je n'en suis pas sortie, madame. Sa Majesté m'a ordonné de l'y attendre.

LE BARON, bas à la Baronne. *Quelque* c'est que ça?

LA BARONNE, de même. La sœur de lait de la reine. Elle a de l'influence!

LE BARON, de même. Vous penseriez?...

LA BARONNE, de même. Il ne faut rien négliger. (Haut.) N'est-ce pas, mignonne, que le bien de leurs sujets est le plus grand souci des bons rois?

JOSÉPHA. Je l'ai entendu dire, madame.

LA BARONNE. Sûrement, vous ne croyez point que la reine Marie démente ce généreux axiome?

JOSÉPHA. Dieu m'en garde!

LA BARONNE. Je puis vous confier, entre nous, qu'une occasion d'exercer ses nobles sentiments va être offerte à Sa Majesté.

JOSÉPHA, se méprenant. Je le sais!

LA BARONNE. Vous le savez?

JOSÉPHA. Et je crains que la générosité de la reine ne produise pas les fruits qu'elle en attend!

LA BARONNE. Les fruits de la générosité de Sa Majesté comportant tout ce que l'on ambitionne, que resterait-il à souhaiter à Sa Majesté ou à ceux qu'elle daignera combler de ses grâces?

JOSÉPHA. Mais Sa Majesté ignore!...

LA BARONNE, l'interrompant. On ne lui laissera rien ignorer!

JOSÉPHA. Quoi, madame, vous prendriez la peine?...

LA BARONNE. Moi, ou monsieur de Grünenfel.

JOSÉPHA. Monsieur de Grukenfel connaît donc?...

LA BARONNE. Mieux que personne ce qui est à dire en cette occasion; et pour peu qu'une jolie jeune fille de ma connaissance appuie nos raisons, l'affaire est enlevée!

JOSÉPHA. Le meilleur serait que le pré n'appartint ni à mon père ni au père de Roderick.

LE BARON. Que dit-elle?

LA BARONNE. Quel pré?

JOSÉPHA. Le pré en litige, le pré que Sa Majesté avait d'abord octroyé à mon père par un acte que Sa Majesté doit être en train de faire annuler.

LA BARONNE. En quoi cela nous regarde-t-il?

JOSÉPHA. Comment, vous ne?...

LA BARONNE. Par ma foi! il est bien question de votre père!

JOSÉPHA. Je ne sais, alors!...

LE BARON, d'un air narquois. Madame, ceci s'appelle un pas de clerc!

LA BARONNE, à part au Baron. Vous m'impatientez! Qu'avait-elle à faire dans son coin, sinon à se mettre au courant de nos projets?

LE BARON, de même. Prenez garde! elle a de l'influence!

LA BARONNE, de même. Eh! je ne le saurais mettre en doute.

LE BARON, de même. Sérieusement, vous pensez que cette jeune fille nous peut servir?

LA BARONNE, de même. J'en suis convaincue!

LE BARON, de même. Dans ce cas, rien n'est perdu! Je vais lui narrer la grandeur et de cadence des Grünenfel, afin de l'intéresser à leur restauration. (Haut à Josépha.) Adorable villageoise...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LA REINE, LE COMTE.

LA REINE, entrant rapidement. C'est une indignité!

LE COMTE. Calmez-vous!

MARIE. Une impudence inouïe!

LE COMTE. Madame!

MARIE. Cette Christine oublie toute mesure!

LE COMTE. De grâce!

MARIE. Oser m'envoyer une couronne et un sceptre de carton doré!...

AIR.

Comme Christine, je suis reine,
Reine d'un peuple ardent et généreux!
Bientôt, de son humeur hautaine,
La puniront mes soldats valeureux!

Je veux sur sa frontière,
Déployant ma bannière,
Lui demander raison
Par la voix du canon!

Comme Christine je suis reine,
Reine d'un peuple ardent et généreux!
Bientôt, de son humeur hautaine,
La puniront mes soldats valeureux!

De railler sans cesse,
Un démon la presse,

Point de repos pour son esprit méchant!
J'y saurai répondre!

Je veux la confondre!

Tambours battez! noble garde, en avant! (Ter.)

Elle verra alors quelle sorte de couronne sied au front de Marie, reine de Danemark, par la grâce de Dieu et l'acclamation de son peuple! (Elle marche avec agitation.)

LE BARON, bas à la Baronne. L'instant de réclamer ne me paraît pas opportun!

LA BARONNE, de même. Selon l'édit, c'est pourtant aujourd'hui et non demain qu'il faut parler!

LE BARON, de même. Guettons donc une éclaircie sur le visage de Sa Majesté, et agissons en conséquence!

MARIE au comte et redescendant. Qu'on nous mette sur le pied de guerre, je le veux! et qu'avant six semaines mon armée passe le détroit!

LE COMTE. Y avez-vous mûrement réfléchi, madame?

MARIE. Quand l'honneur est atteint, qu'est-il besoin de tant réfléchir?

LE COMTE. Les propos d'une étourdie sans frein ont-ils cette puissance de porter atteinte à l'honneur de Marie?

MARIE. Trêve d'observations, je vous prie, monsieur! Je ne consulte point, j'ordonne!

LE COMTE, après s'être incliné. Madame, avant de passer outre, ne conviendrait-il pas à Votre Majesté de conclure en ce qui regarde l'édit?

MARIE. Eh bien! quoi! l'édit! n'est-ce point une idée avortée? quelle bonne action est-on venu me proposer? D'acheter pour Potock le pré que Roderick convoite?

LE BARON, profonde révérence. Madame, les Grûkenfel...
MARIE, l'interrompant. Nous n'avons point à nous préoccuper de l'édit; c'est une chose jugée! (Grûkenfel va parler, le comte le devance.)

LE COMTE. Je vous demande pardon d'insister, madame, mais c'est que, précisément, je me trouve en état de répondre aux exigences de l'édit.

LA BARONNE, à part au Baron. Là!

MARIE, avec hauteur. Vous n'y songiez pas ce matin, monsieur?

LE COMTE. Me permettez-vous de m'expliquer?

MARIE. Parlez!

LE BARON, s'avançant. Moi aussi, madame, j'avais....

MARIE. Après, monsieur le Comte! (Le Baron se recule.)

LA BARONNE, bas au Baron. Se laisser distancer par ce Français!

LE BARON, de même. Dame! à moins que de lui arracher la langue du gosier!...

LA BARONNE, de même. Eh! monsieur!...

LE BARON, de même. Baronne, ces choses-là ne se font pas devant les reines!

MARIE, au comte. J'attends!

LE COMTE. Madame, il est une vertu dont la pratique est difficile à ce point, que ceux qui l'ont possédée ont toujours été regardés comme les plus grands parmi les hommes qui honorent l'humanité. Ordinairement, ce n'est qu'au bout de longs jours d'épreuve et après d'incessants combats avec soi-même que les hommes dont je parle sont arrivés à ce degré de perfection. Cependant, madame, à vous, qui n'avez que vingt ans et qui êtes reine, deux raisons presque incompatibles avec cette vertu, je viens en proposer l'exercice! C'est la meilleure, la plus noble, la plus héroïque action que vous puissiez faire, madame: celle qui vous placera le plus haut dans l'histoire, et qui vous attirera le plus de bénédictions dans le temps présent! Il y faut, il est vrai, un grand courage, un courage que n'aurait pas Christine!...

LA BARONNE, à part au Baron. Vous allez voir qu'il va lui insinuer de le faire duc!

MARIE, pensive. Un courage que n'aurait pas Christine!

LE COMTE. Mais peut-on trop présumer de la force d'âme de Marie?

MARIE. Enfin, cette vertu propre seulement aux héros, quelle est-elle?

LE COMTE. Se dompter soi-même!

MARIE. Je l'avais deviné!

LE COMTE, avec chaleur. Dès lors, votre générosité l'emporte; vous dédignez de donner à Christine une leçon de savoir-vivre qui ne lui profiterait point, et qui coûterait si cher à vos sujets!

MARIE. Mais!...

LE COMTE. Oh! cette juste indignation vaincue, que cela vous fait grande, madame!

MARIE. Je!...

LE COMTE. Christine, avec tout son esprit et ses sarcasmes, est dépassée de cent coudées!

MARIE, après un court silence. Monsieur le Comte, vous êtes bien adroit!

LE COMTE. Je suis ému, madame, et jamais Votre Majesté ne m'a semblé plus digne d'amour et de respect!

MARIE, souriant. De cette façon, monsieur le Comte, il se trouve que la nomination d'un premier ministre vous est dévolue.

LE COMTE. Permettez-moi, madame, de récuser cette dangereuse faveur.

LA BARONNE, à part. Le niais! (Elle pousse son mari du coude.)

LE BARON faisant un pas vers la reine. Madame! les Grûkenfel...

MARIE, avec un peu de malice. Sont gens que j'estime et

j'aime, monsieur le Baron; non plus guerroyants et despotes comme autrefois, ce que je ne souffrirais point, mais humbles et dévoués! Gardez ces sentiments, cher Baron! Baronne, amenez donc ce soir monsieur le Baron à mon cercle! (La Baronne et le Baron s'inclinent, dissimulant une grimace.)

MARIE. Monsieur le Comte s'étant conformé à l'édit pour une partie de mes ordres, ne saurait s'y soustraire pour le restant; qu'il veuille bien y songer!

LE COMTE. Je vous en supplie, madame!

MARIE, très-gracieuse. Ce sera donc moi qui indiquerai cette nomination à mon conseil, et, cette fois, monsieur, il vous faudra bien obéir.

LA BARONNE bas au baron. Il sera premier ministre!

LE BARON, de même. Non! Il faudrait qu'il abdiquât sa nationalité, et les Français tiennent à ces choses-là!

LA BARONNE, de même. C'est juste! rien n'est perdu!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, POTOCK, richement habillé et coiffé d'un bonnet en forme de poire. Des fruits garnissent sa veste.

POTOCK, démarche lente, air radieux. On m'a dit de venir rendre hommage à ma souveraine comme surin-

tendant de ses vergers, j'obéis! (Névérences grotesques.)

JOSÉPHA. Quoi! mon père, vous seriez?...

POTOCK. Appelle-moi monsieur mon père! tu dirais monseigneur, que cela ne m'offenserait pas.

MARIE, à Potock. Le contrat?

POTOCK. Le voici, attesse! J'y ai mis ma croix.

MARIE. Prends ceci, Josépha; c'est ton contrat de mariage avec Roderick.

JOSÉPHA. Ah! madame!

MARIE. Tu vois que tes intérêts se trouvaient en d'assez bonnes mains.

JOSÉPHA. Je ne pourrai jamais reconnaître!

MARIE. Le pré t'est donné en dot, et, de la sorte, tout est concilié. (Josépha baise les mains de la reine avec effusion.)

POTOCK, reprise de l'air n° 2.

Foin d' la dispute et dudit pré!

J'ai, ma foi, bien mieux à mon gré,

Des vergers la surintendance,

(Narquois.)

Vaut ce pré, du moins je le pense;

Que mons Roderick à son gré

Plante de choux le susdit pré;

De grâce, à moi, que pourrait faire,

Messieurs, une aussi piètre affaire?

ADAM-BOISGONTIER.

NOTRE-DAME DE LA GARDE

De tout temps je l'aimai, cette antique chapelle,
Qui, du haut d'un donjon dominateur des flots,
Resplendit à jamais comme un phare fidèle,
Et montre leur patronne aux pauvres matelots.

A l'heure du matin qui fane les étoiles,
Quand le golfe dans l'ombre est encore endormi,
Quand les premiers vaisseaux dont blanchissent les
[voiles]
Sont par la brume encor dérobés à demi,

Je gravis lentement la dévote colline
Dont la Reine des mers habite les hauteurs,
Et franchissant le seuil de l'église marine,
Je me mêle en silence aux premiers visiteurs.

Humbles groupes épars, fidèles de tout âge,
Femmes que l'aube trouve aux portes du saint lieu,
Mousses qui vont partir pour leur premier voyage,
Vieux marins, désormais réfugiés en Dieu.

Sous l'arceau tapissé de guirlandes votives,
Sous ces mille tableaux d'un informe dessin,
Que de psaumes fervents, que d'antiennes plaintives
Balbutie à genoux le matinal essaim?

JOSEPH AUTRAN.
(Poèmes de la Mer.)

ÉNIGME HISTORIQUE

Le même nom ne présage pas la même destinée. Nous portons le même nom, étions nés dans la même contrée, parents peut-être, tous deux nous avons servi des princes étrangers; le premier de nous fut accusé d'un crime affreux et périt du dernier supplice; le second, grand général quoique peu entreprenant, fut redoutable à la Suède et à la Turquie, et fut le seul général que l'Allemagne put opposer au dix-septième siècle à la France. — Qui sommes-nous?

REVUE MUSICALE

Nous continuons ce mois-ci l'importante série des œuvres classiques d'ensemble dues aux maîtres les plus célèbres.

Des duos et trios concertants; des ouvertures d'opéras italiens de Rossini, Bellini, Donizetti, arrangées pour piano et violon; des symphonies de Haydn, Mozart, Herz, Hummel, et des ouvertures d'opéras de Rossini et de Weber pour piano à quatre mains; les remarquables mélodies de Sowiński, musique *difficile*, mais très-belle; des sonates de Beethoven et des mazurkas de Chopin, pour piano seul, complètent ce qui compose la musique sérieuse de notre catalogue.

Parmi les œuvres de *moyenne force*, on remarquera néanmoins des compositions de caractère, et signées des meilleurs auteurs, tels que Pixis, Sowiński et Brisson.

Les petites fantaisies de Leduc et celles de Delasseurie sont d'une facile exécution, ce qui ne nuit en rien à leur charme mélodique.

Sous le titre de *Gaieté musicale*, nous publions une collection de valse et polkas, *très-faciles*, à laquelle ont concouru les auteurs le plus en vogue. C'est un véritable petit écriin où chaque perle a sa valeur.

Pour complément de la musique de danse, il faut signaler principalement les quadrilles de H. Marx, intitulés *Le Carnaval*, et les *Charmeurs*, comme très-dansants et des plus brillants.

Le Sanglier des Ardennes, de Nivert, et *les Bottes à Bastien*, de Marx, sont aussi deux nouveaux quadrilles dont la verve et l'entrain peuvent nous permettre de prédire à leurs auteurs un succès de bon aloi et de plus d'un jour.

Le Château d'Arques, de H. Marx, et *Juliette de Mocker*,

sont deux valse très-élégantes et remplies de motifs gracieux.

La jolie polka de Mansour, intitulée *La Sirène*, fait en ce moment les délices du monde dansant; nous la recommandons tout particulièrement.

Une série de romances et chansonnettes, parmi lesquelles il faut citer en première ligne: *Donnez et Dieu vous le rendra*; le *Credo des quatre saisons*, par A. Mutel; *L'Alcyon Blanc*, de Masini. Deux *chœurs* à deux voix, pour distribution de prix, par M^{me} Perronnet, et *Maison à louer*, chansonnette de Katto, terminent notre cinquième catalogue.

Dans un de nos précédents numéros nous avons annoncé la publication de deux remarquables fantaisies pour piano, composées par M. Jules Yung, et ayant pour titre collectif, *Songe et Réveil*. Le n° 1, intitulé *le Songe*, est une ravissante composition, qui renferme une courbe introduction, un andante expressif dont la mélodie ne laisse rien à désirer, et enfin deux variations d'un caractère différent, qui rappellent admirablement le thème dans tous ses détails. Ce morceau, presque facile, un des plus heureusement inspirés et des meilleurs qui se produisent de notre temps, est appelé à un immense succès.

Le n° 2, intitulé *le Réveil*, quoique moins brillant, mérite cependant une mention spéciale. Il est plus abordable pour les commençants. M. L.

ERRATUM. — Dans le numéro d'Avril, page 121, à l'avis, on nous a fait dire: Il ne faut pas perdre de vue que ces trois degrés *ne sont pas* de la moyenne force; au lieu de *ne sont pas*, lisez: *ne sortent pas* de la moyenne force.

De la musique française, à propos de M. Richard Wagner. — *Maître Claude*, opéra comique en un acte. — Matinée musicale du Progrès artistique.

Faut-il parler à nos lectrices du fameux *Tannhäuser*, de M. Richard Wagner, après que tous les journaux ont rendu compte de sa chute? Vous arrivez bien tard pour nous raconter les nouvelles, nous dirait-on; comment avez-vous laissé finir le mois dernier sans ajouter votre critique aux satires qu'on a lues partout? A cela nous avons à répondre qu'un pre-

mier rayon de soleil nous avons saisi le printemps aux cheveux, et que, par déférence pour la vieillesse, nous n'avons pas voulu laisser mourir l'hiver sans lui dire un dernier adieu; qu'en considération de ces entraînements d'un côté, et de ce devoir de l'autre, nous avons négligé les nouvelles des théâtres, qui d'ailleurs n'avaient absolument rien d'intéressant, et puis, nous savions de bonne source que M. Richard Wagner préparait une brochure pour déclarer aux pauvres Parisiens qu'ils étaient incapables de juger son œuvre, qu'ils ne comprenaient rien à la musique

de l'avenir, qu'ils n'avaient de goût que pour les compositions françaises, les plus étroites, les plus mesquines, les plus stériles de toutes; qu'ils s'organisaient en cabale pour siffler et stigmatiser les ouvrages des artistes étrangers; qu'enfin, ils ne pouvaient faire entrer dans leurs cerveaux épais les combinaisons philosophiques, excentriques et imitatives sur lesquelles repose son immortelle création. On nous avait communiqué quelques feuillets inédits de ce plaidoyer, on nous avait transmis, sinon la forme, du moins le fond de la pensée de l'auteur, et nous voulions, afin de ne plus avoir à y revenir, juger en bloc le corps du délit et la défense de l'avocat. Mais, bah! pourquoi s'acharner aux mourants, pourquoi terrasser le vaincu! Laissons le *Tannhauser* dormir en paix, bercé par ses rêves de gloire et de régénération. Qu'on nous permette seulement de demander à l'illustrissime auteur du chef-d'œuvre incompris ce qui a pu lui faire croire qu'en France, ce pays hospitalier à tous les talents, on organise des cabales contre les artistes étrangers. Oh! Monsieur Wagner, le malheur vous rend ingrat! Pour quel auteur l'administration de l'Académie impériale vient-elle de dépenser des sommes fabuleuses? A quel compositeur français a-t-elle ouvert plus pompeusement ses portes? La vanité française dont vous vous moquez du haut de votre dédain royal, peut-elle se comparer à la vôtre, qui ose déclarer que Mozart, Beethoven, Haydn, Rossini, Meyerbeer ne sont que des écoliers en musique! Les chefs-d'œuvre de ces hommes justement célèbres n'ont-ils pas trouvé d'échos parmi ce peuple ignare que vous croyez incapable de juger vos partitions? Demandez à vos compatriotes, même les plus humbles, demandez aux Italiens, demandez à M^{me} Ristori, à laquelle nous avons presque sacrifié, ingrats que nous fûmes, l'immense talent de la grande Rachel, cette vraie, cette seule personnification de l'art grec dans toute la majesté de sa simplicité antique? demandez-leur à tous ce qu'ils pensent de nos cabales? O, poète des poètes! puissance intermédiaire entre le ciel et le monde, génie incarné du rythme et de l'harmonie, retournez dans vos royaumes vaporeux, amassez-y tous vos trésors, jetez vos perles rares aux êtres fantastiques qui peuplent un monde idéal, et laissez à cette sottise France, qui ne saurait comprendre vos sublimes créations, les Rossini, les Verdi, les Meyerbeer, ces pygmées de l'art qui sont devenus ses enfants. Non, nous n'avons pas de ces vanités injustes, de ces vanités nationales dont vous parlez. Nous savons que l'école française n'est pas la première de toutes, et la preuve, c'est qu'une foule de nos jeunes compositeurs se traînent avec plus ou moins de science ou d'habileté sur les traces des maîtres allemands et italiens, dont ils ne constituent que la petite monnaie; mais nous savons aussi que, sans avoir la prétention d'atteindre à l'apogée du génie musical, l'école française a pour elle l'éclat, la grâce, l'originalité, enfin la verve élégante et féconde qu'on admire dans les productions de Boieldieu, d'Hérold et d'Auber. Si les

floritures mélodiques du genre italien, si les thèmes empreints d'une sévérité magistrale du genre allemand ne sont pas de son domaine, elle possède néanmoins sa spécialité en musique, et, ne vous en déplaise, Monsieur Wagner, elle a bien aussi son mérite. Le secret de ses œuvres, c'est le motif. Ne riez pas, illustre apôtre, de cette petite chose qu'on appelle le motif; par motif j'entends cette phrase leste, spirituelle, ingénieuse et pimpante qu'on retient sans peine et qui, depuis le *Chaperon rouge* jusqu'à la *Fanchonnette* a fait le tour du monde. Le motif, c'est le sang, la vie, l'âme de la musique populaire; elle n'existe qu'à condition qu'il s'y montre, qu'il y circule. Il passe de la voix à l'orchestre et de l'orchestre à la voix. Avec lui les choses ne se combinent point comme une œuvre. Son inspiration s'éparpille au hasard, et les artifices de l'instrumentation dont il dispose avec esprit et finesse ne servent qu'à établir une filiation indispensable. Les grandes lignes font défaut, mais les détails curieux abondent, et si les ouvrages de l'école française ne peuvent se comparer à des monuments gigantesques, ils offrent du moins le charme d'une ravissante mosaïque faite avec toutes sortes de fragments de pierres précieuses. N'est-ce donc rien que cela, Monsieur Wagner, pour un pauvre peuple sans prétentions, et notre escarcelle est-elle aussi légère que vous voulez le faire supposer? Mais, vrai, en gens habituellement modestes, nous nous sentons rougir d'énumérer ici nos tout petits talents de société; recevez donc nos adieux, grand maître méconnu, comme les a reçus, au mois dernier, le vieil hiver, auquel nous avions presque envie de dire : « Au plaisir de ne jamais vous revoir. »

Un petit acte intitulé : *Maitre Claude*, de MM. Leuven et St-Georges, musique de M. Cohen, a été représenté, il y a peu de temps, à l'Opéra-Comique. Cette partition est le début d'un compositeur auquel on devait déjà les chœurs d'*Athalie*. Trois morceaux ont été redemandés : la chanson de Maitre Claude, l'air du Chasseur et la romance de Sérène. De jolies mélodies, habilement groupées dans un cadre spirituel, n'est-ce pas assez pour mériter à leur auteur de sincères encouragements?

La Société du *Progrès artistique* a donné, dans la salle des concerts du collège Louis-le-Grand, une matinée musicale où s'est fait vivement applaudir M^{me} Adam Boissongtier, élève de l'excellent professeur de chant M^{me} Deberc. Une voix charmante, une bonne méthode, un sentiment profond des compositions qu'elle interprète, assurent à cette jeune virtuose une place distinguée parmi les artistes de talent.

Un duo bouffe d'un compositeur que nos lectrices commencent à connaître et à aimer, M. A. Rochelave, a été interprété avec une grande verve par M^{me} Adam Boissongtier et M. Bloch.

Dans la même matinée, un quintette de G. Lefevre a été exécuté avec un talent remarquable par mademoiselle Léonie Chardon et des artistes de l'Opéra et de l'Opéra-Comique.

MARIE LASSAVER.



Economie Domestique

DU CHOIX DES LÉGUMES.

Le moment où les légumes sont les meilleurs est celui où ils sont le plus abondants, celui de la pleine saison, parce qu'alors ils ont atteint toute leur maturité. A peu d'exceptions près, les légumes qui ne sont pas bien mûrs ne valent pas mieux que des fruits verts. Ceux de moyenne grosseur doivent être préférés, en général, aux très-gros et aux très-petits. C'est au moment où ils vont atteindre leur pleine croissance qu'ils ont plus de suc et de saveur. Une de leurs qualités essentielles, c'est la fraîcheur; il ne faut pas avoir l'œil bien exercé pour reconnaître des légumes frais des légumes gardés quelque temps. Les légumes frais sont fermes, *replets*, ont un parfum de vert que rien ne peut leur rendre quand une fois ils l'ont perdu. Pour leur redonner un peu de cette précieuse fraîcheur, il faut les mettre, deux heures

avant de les faire cuire, dans de l'eau de source ou de pluie avec une poignée de sel; le mal sera ainsi réparé autant que possible. Si l'on faisait cuire des légumes flasques, ridés, ils resteraient durs et seraient conséquemment de moins facile digestion; ils seraient aussi beaucoup moins nourrissants. La cuisson est un point très-important pour les légumes qu'on fait cuire à l'eau. Il faut de préférence faire usage d'eau de source ou de pluie; si l'on était obligé d'employer l'eau de puits, il faudrait y jeter quelques pincées de carbonate de potasse. Mettez les légumes verts dans l'eau bouillante et faites continuer de bouillir à grand feu; c'est le meilleur moyen pour qu'ils conservent leur couleur verte naturelle; mais qu'ils ne fassent pas un bouillon de trop. Les asperges, les choux-fleurs, les artichauts, les salsifis, etc., trop cuits, perdent la moitié de leur prix.

Correspondance

COTÉ DES BRODERIES.

PLANCHE V. — 1 et 2, Dessin de châle — 3 à 6, Entre-deux — 7, Mouchoir simple avec écusson — 8, S. M. — 9, R., dans un écusson — 10, A. B. — 11, A. M., enlacés dans un écusson — 12, J. B. — 13 et 14, Parure parisienne — 15, Bande pour garniture de taie d'oreiller — 16, Entre-deux — 17, Bande pour volants — 18, M. dans un écusson — 19, T. H., enlacés — 20, Bande élégante pour volants de mousseline — 21, Entre-deux — 22, B. D. — 23, H. R. V., enlacés — 24, A. O. C., dans un écusson — 25, T. E., enlacés — 26 et 27, Parure châle — 28, J. P., enlacés — 29, T. D. H. — 30, T. L., dans un écusson — 31, Mouchoir riche avec X dans un écusson — 32, Anna — 33 et 34, Entre-deux mignons.

COTÉ DES PATRONS.

1 à 3, Parure en application — 4, I. M. — 4 bis, B. G. — 5 à 11 bis, Costume d'enfant — 12 à 15 bis, Veste russe pour femme ou pour jeune fille — 16 à 22, Chemisette destinée au costume d'enfant — 23 et 23 bis, Ceinture suisse — 24 et 25, Porte-aiguilles — 26 à 28, Pelote babouche — 29 à 30 bis, Corbeille en perles — 31 et 32, Bavoire — 33 et 34, Chausson chinois au tricot — 35, Croquis du mantelet-châtelaine, donné sur la grande planche de patrons.

Jeanne à Florence.

Comme le bonheur passe vite, Florence! un mois, d'ordinaire, me semble pourtant bien long, et surtout ce mois d'avril que l'hiver souvent regarde comme sa

propriété; mais, cette année, le soleil et Florence, la joie du cœur et celle des yeux, tout m'a été donné à la fois!

Et pourtant, tu m'as quittée de nouveau, insatiable voyageuse, et te voilà courant les prés, pendant que, toute seule, je me morfonds devant nos planches, dont les gigantesques proportions vont entraîner un travail de géants.

Encore, si je pouvais le faire en paix, ce travail, je répondrais presque de le mener à bonne fin; mais s'il existe sur terre un coin paisible et silencieux, ce n'est assurément point celui où j'ai cherché refuge. Cependant l'heure avancée rend à peu près nuls les bruits du dehors, et, depuis longtemps, les têtes mutines de la maison reposent sur l'oreiller.

Qui donc peut troubler ma solitude?

Mille petites voix qui semblent sortir de ma table de travail.

Est-elle donc hantée par les esprits?

Oh! que non, ces messieurs ne me font pas tant d'honneur!

Ces voix-là appartiennent tout simplement à de gentilles mortelles qui m'aiment assez pour avoir confiance en moi et me prendre pour arbitre en mainte circonstance délicate. De là cette liasse énorme d'épîtres blanches et bleues, roses ou vertes, qui toutes se résument en un point d'interrogation auquel il faut répondre; n'est-il pas vrai, Florence?

Et, quand je l'aurai fait, l'heure d'éteindre la lampe sera venue. Il me faut donc être laconique et t'en-brasser sans avoir causé. A toi de me dédommager, de me donner des nouvelles des champs, de me décrire l'installation de ta mignonne chapelle pendant ce beau mois de la vierge Marie.

A défaut de ma prose, et pour qu'il ne soit pas dit que je laisse, en t'écrivant, un coin de papier blanc, je t'envoie une légende qui te plaira, j'en suis sûre, avec un bouquet cueilli, comme celui du mois de février dernier, dans le jardin de M. Dupuy.

LES TROIS VOILES DE MARIE-BERTHE.

Légende.

Le premier voile de Marie Berthe était d'un lin plus blanc que la neige, et tramé de fils aussi légers que ceux que dévident les fuseaux de la Vierge. Marie Berthe l'avait brodé de ses mains, et il était orné d'une guirlande en fleurs de soie si bien imitées, que les abeilles s'en approchaient.

Elle ne mit qu'une fois son voile blanc, le jour où elle fit sa première communion.

Le deuxième voile de Marie Berthe était de laine noire. Elle l'avait commencé le jour où sa mère était morte, et où elle était restée seule à la maison. Il était brodé de palmes sombres comme celles des arbres qui sont dans les cimetières, et Marie Berthe l'avait arrosé de ses larmes.

Elle ne mit qu'une fois son voile noir, le jour où elle devint la fiancée du saint Christ dans le couvent de l'Ave Maria.

Le troisième voile de Marie Berthe était fait d'un morceau de l'azur céleste. Il était brodé d'étoiles, et il embaumait les odeurs du paradis.

Ce fut son ange gardien qui le lui donna le jour où elle s'envola dans le ciel.

COTÉ DES BRODERIES.

1 et 2, Dessin de CHALE à broder sur mousseline ou sur cachemire.

Sur cachemire, on fera les motifs au feston et au plumetis.

Sur cachemire ou mérinos, on pourra remplacer les pois par des perles de jais.

Dans les deux cas, il faut un carré d'étoffe de 1 m. 40. On ne brode qu'une pointe, mais on continue le feston du bord sur les quatre côtés.

Au châle de mousseline, on ajoute, autour de la pointe non brodée, un volant dont le dessin est donné au numéro 2. Ce volant doit avoir 35 centimètres de haut et se composer de trois largeurs de mousseline (la mousseline a 1 mètre 40 de large).

Autour du châle de cachemire on peut mettre une petite guipure ou un effilé.

3 à 6, ENTRE-DEUX. Les numéros 3 et 5 conviennent pour petits objets de layette ou de trousseau; les numéros 4 et 6 peuvent se broder au-dessus de l'ourlet d'un jupon ou bien sur cet ourlet.

7, Mouchoir simple, au feston, avec O dans un écusson, feston et plumetis.

8, S. M., gothique, plumetis.

9, R., dans un écusson, anglaise, plumetis et feston.

10, A. B., anglaise, plumetis.

11, A. M. enlacés, dans un écusson, anglaise élégante, plumetis et point de sable.

12, J. B., anglaise, plumetis.

13 et 14, PARURE PARISIENNE à broder :

1° sur mousseline en plumetis et point de sable.

2° sur nansouk en cordonnet de couleur; on laisse le nansouk double, à l'endroit de la bordure et on découpe l'intérieur des motifs de façon à ce que le nansouk soit simple dans ces motifs, ou bien on opère en sens contraire, laissant le nansouk double dans les motifs et simple dans le fond.

3° en application de nansouk sur tulle d'Alençon.

4° enfin sur crêpe noir, pour col de deuil. On brode alors au point de chaînette ou au passé, en cordonnet de soie.

15, BANDE pour garniture de taie d'oreiller, feston et plumetis.

16, ENTRE-DEUX à broder sur l'ourlet d'un jupon, plumetis et cordonnet.

17, BANDE pour volants et garnitures d'une robe de mousseline, plumetis et feston.

18, M., fantaisie, dans un écusson, plumetis et point de sable.

19, H. T., enlacés, plumetis.

20, BANDE élégante pour robe de mousseline, feston, plumetis et point de sable.

Ce charmant dessin produirait aussi un joli effet, employé pour un châle de mousseline.

21, ENTRE-DEUX, plumetis.

22, B. D., gothique, plumetis.

23, H. R. V., enlacés, plumetis.

24, A. O. C. dans un écusson, plumetis.

25, T. E., romaine et anglaise, plumetis.

26 et 27, PARURE CHALE, plumetis et point de sable.

Le même dessin peut être exécuté au point de chaînette.

28, J. P., enlacés, anglaise, plumetis.

29, T. D. H., gothique, plumetis.

30, T. L. dans un écusson, anglaise, plumetis.

31, Mouchoir riche avec écusson et X., plumetis et point de sable.

32, Anna, anglaise, plumetis.

33 et 34, ENTRE-DEUX mignons, plumetis et broderie à la minute.

COTÉ DES PATRONS.

1 à 3, PARURE en application de nansouk sur tulle d'Alençon.

1, Col.

2, Garniture de la manche.

3, Entre-deux qui surmonte la garniture.

Cet entre-deux termine la manche, qui peut se faire en tulle ou en mousseline. Il doit être assez large pour qu'on puisse passer la main. La garniture doit être légèrement froncée.

4, I. M., romaine élégante, plumetis et point de sable.

4 bis, B. G., anglaise, plumetis.

5 à 11 bis, COSTUME d'ENFANT de quatre à six ans.

Ce costume, que nous donnons au grand complet, se compose d'une jupe à laquelle est adapté un corsage sans manches, mais avec basques devant, et d'un petit zouave. On peut le faire en popeline, en poil de chèvre, en toile de lin, etc.

Dans les trois cas, on garnira la jupe, le corsage, le zouave et le nœud de la ceinture de broderies en soutache soit noire, soit de la couleur de l'étoffe; sur la toile grise, la soutache rouge produit un joli effet; sur du nankin, le noir est préférable.

Le dessin indiqué par le croquis numéro 11 bis est tellement simple que nous n'avons pas jugé nécessaire de le reproduire sur toutes les parties qu'il doit orner. On commencera par placer, au-dessus de l'ourlet de la jupe, au bord du zouave, un lacet de laine ou de soie — selon l'étoffe employée; — au-dessus de ce lacet, on coud deux rangs de soutache; au-dessus est le petit dessin en question, auquel on peut substituer celui que nous donnons pour la veste russe (12 à 15 bis.).

Donnons le détail des différentes parties du costume d'enfant :

5 à 7, Corsage de la robe.

5, Devant.

6, Dos (moitié).

7, Basque du devant.

8 à 11, ZOUAVE.

8, Devant.

9, Dos (moitié).

10, Manche.

11, Revers de la manche.

Le numéro 11 bis donne l'ensemble du costume auquel est destinée la chemisette (16 à 22).

La jupe de la robe doit avoir 2 mètres 10 de large (trois lés) sur 32 centimètres de haut. Le nœud de ceinture se compose de deux pans longs de 24 centimètres, larges de 9 centimètres, et d'une coque.

12 à 15 bis, VESTE RUSSIE pour femme ou jeune fille, à soutacher sur nankin, piqué, ou toile de l'Inde, en soutache noire ou de couleur.

12, Devant.

13, Dos (moitié).

14, Côté du dos.

15, Manche (fendue jusqu'en haut).

15 bis, ensemble de la veste.

Le même dessin peut se répéter sur le devant de la jupe.

16 à 22, CHEMISETTE destinée au costume numéro 11 bis.

16, Devant.

17, Dos (moitié).

18, Manche.

19, Poignet du haut de la manche.

20, Poignet du bas.

21, Revers du poignet.

22, Col.

Cette chemisette se fait en jaconas, en nansouk ou en percale de couleur ou à semé. On ajoute trois ou quatre plis de chaque côté du devant.

Le col et le revers du poignet de la manche doivent être doubles et bordés d'une piqure.

23 et 23 bis, CEINTURE SUISSE.

Cette ceinture, promise à nos amies le mois dernier, se fait généralement en velours noir, pouvant ainsi s'adapter indifféremment à toutes les robes. Elle est bordée d'un double passe-poil en taffetas ou en satin, doublée de taffetas, et fermée sur le côté à l'aide de deux agrafes.

Les lettres de repère indiquent de quelle façon doivent être réunies les différentes parties de la ceinture. Ces raccords se font à l'aide d'un surjet.

Le numéro 23 bis donne le croquis de la ceinture suisse, qu'on portera beaucoup, cet été, sur les robes légères de mousseline ou de jaconas.

Elle est précieuse pour finir d'user les robes de taffetas clair dont le bas du corsage est flétri, et qui se trouve ainsi dissimulé.

24 et 25, PORTE-AIGUILLES.

Le numéro 24 donne le patron.

Le numéro 25 donne le croquis.

Ce petit porte-queue se fait en velours, en moire ou en satin blanc; on le double de taffetas piqué; dans l'intérieur, on coud deux petits carrés de flanelle sur lesquels on place les aiguilles et l'on borde d'un petit ruban bleu de ciel.

Sur un des côtés du dessus, on brode au passé ou au point de chaînette en soie ou en cordonnet, le petit bouquet myosotis dessiné sur le numéro 24.

Pour les myosotis on prend, bien entendu, du cordonnet bleu, pour les feuilles du cordonnet vert.

L'effet est plus naturel, si l'on peut nuancer.

Sur l'autre côté du dessus, on peut broder en fil d'argent fin ou simplement en cordonnet le chiffre surmonté d'une couronne.

Ce petit porte-queue est un gentil souvenir à donner à une amie, et aussi un objet de loterie, toujours très-apprécié.

26 à 28, PELOTE-BABOUCHE.

Nous en dirons tout autant de celui-ci, qui se compose de deux parties taillées d'abord en carton.

Le numéro 26, qu'on recouvre de taffetas des deux côtés, et qui forme le dessous.

Le numéro 27, qu'on recouvre de drap rouge, et dans le bas duquel on ajoute le numéro 27 bis, qu'on a pris soin de broder en perles, comme l'indique le numéro 28.

Par un surjet, on réunit au numéro 27 toute la partie du numéro 27 bis, marquée d'une ligne ponctuée. Après quoi, on remplit de poudre d'émeril — qui, comme on sait, a la propriété de dérouiller les aiguilles — le petit sac formé par le dessus de la babouche (numéro 27 bis).

On ferme l'ouverture à l'aide d'un petit morceau

de drap taillé sur le patron numéro 27 *ter*. On réunit par quelques points les numéros 26 et 27, à l'endroit où ils se touchent sur la planche; on ajoute, dans l'intérieur, deux petites languettes de flanelle taillées sur le même patron, et on coud, aux deux bouts de pied, deux petits rubans qu'on noue et qui ferment ainsi la pelote.

Enfin, on pique des épingles tout autour des deux semelles de la babouche.

29 à 30 *bis*, CORBEILLE EN PERLES.

Pour cet ouvrage, d'une exécution prompte et d'un joli effet, il faut un pièce de laiton blanc moyen, et deux masses de perles, une blanche et une de couleur bleue, verte ou rouge. On commence par le milieu du numéro 30, enfilant quarante perles qu'on alterne, une blanche, une de couleur, une blanche, etc., ayant soin de placer les plus grosses aux endroits marqués de petits carrés, c'est-à-dire de trois en trois perles.

Les quarante perles enfilées, on forme un rond qui doit avoir le diamètre de celui du numéro 30, puis on coupe le laiton et on arrête les bouts.

Dans l'intérieur de ce rond, on fait ensuite les rayons indiqués, qui se composent chacun de six perles enfilées. On peut, à cet effet, se servir de gros fil qu'on emploie double pour le rendre plus solide.

Les huit rayons terminés, on reprend au-dessus du deuxième rayon : on arrête solidement le laiton, puis on enfle cinq perles; le carré qui est marqué au-dessus de cinq perles et au-dessous de la lettre D, indique la place d'une perle qu'on doit choisir un peu plus grosse que les autres, assez large du moins pour pouvoir y repasser le laiton une seconde fois, quand on aura décrit la courbe marquée par des lettres D. E. et A. B.

Entre D. E., on enfle six perles, puis une grosse perle, et enfin quinze perles entre A. B. — Une grosse perle, six perles et on se retrouve à la perle au-dessous du D. Dans cette dernière, on passe le laiton, on enfle ensuite cinq perles, puis on passe le laiton dans une des perles du rond qui forme le milieu de la corbeille et on continue de la sorte, ayant soin de relever le laiton de manière à ne pas former un rond tout plat.

Quand les dix grandes dents qui forment le bord de la corbeille sont terminées, et qu'on est revenu au point de départ, on arrête le laiton; puis on ajoute entre chaque dent des pendeloques formées de perles enfilées avec du gros fil : du milieu d'une dent au milieu de la dent suivante, il doit y avoir dix-sept perles; celle du milieu doit être beaucoup plus grosse et brillante.

On passe le fil dans la perle qui forme le milieu de la dent, on enfle treize perles, celle du milieu étant brillante, mais moins grosse que celle de tout à l'heure.

On repasse le fil dans la perle qui forme le milieu de la dent, et on enfle dix-sept perles, celle du milieu grosse et brillante; puis on passe à la dent suivante et ainsi de suite.

Le numéro 29 est le croquis de la corbeille.

Le numéro 30 *bis* est l'anse de ladite corbeille, qui se fait de la même façon.

31 et 32, BAYON en piqué, bordé d'un feston. Le numéro 32 indique de quelle façon doivent être disposés les petits quadrillés qu'on fait à points devant.

33 et 34, CHAUSSON CHINOIS au tricot.

Ce petit chausson, fort commode pour sortir du lit, se fait le plus simplement du monde. On prend un écheveau de laine marron (Saxe ou Berlin), un petit écheveau de laine noire et deux aiguilles à tricoter, en acier.

On tricote soixante-quatre mailles au premier rang, on fait deux mailles à l'endroit, deux mailles à l'envers, deux mailles à l'endroit, etc., et cela, pendant huit rangs.

Au neuvième rang, on prend deux mailles à la fois, on passe la laine sur l'aiguille, deux mailles ensemble, ainsi de suite pour tout le tour.

Ce tour offre de petits trous dans lesquels on passe un caoutchouc qui sert à retenir le haut du chausson.

Au dixième rang, on recommence le même dessin, deux mailles à l'endroit, deux à l'envers, et l'on fait ainsi quatre-vingts tours.

Après quoi, on finit comme on avait commencé, faisant un rang semblable au neuvième, puis huit rangs pareils aux huit premiers.

On a ainsi obtenu un carré long dont les dimensions sont celles du numéro 33.

Par un surjet, on réunit les côtés A. A., B. B., et l'on a un petit sac dans lequel on entre le pied, dont il prend aussitôt la forme, et qui produit l'effet rendu au numéro 34.

Pour enfant, il suffit de lui donner de plus petites dimensions.

35, CROQUIS DU MANTELET CHATELAINE dont le patron figure sur la grande planche de patrons. (Voir l'explication spéciale des mantelets.)

MODES.

Puisque vous avez goûté les conseils d'économie donnés le mois dernier, nous sommes tout heureuse de pouvoir les compléter aujourd'hui, en vous envoyant un procédé d'une exécution fort simple, et grâce auquel vous pourrez remettre à neuf vos rubans les plus flétris, rubans blancs et rubans de couleur.

Dans l'un et l'autre cas, il est nécessaire de vous procurer du savon blanc aussi beau, aussi pur que possible. Puis, avec de l'eau tiède (bien pure aussi) procédez au savonnage du ruban, savonnage qui peut se faire à la main, mais avec soin et délicatesse, ou bien de la façon suivante : Étendez le ruban sur une planche de bois blanc, recouverte d'une serviette; puis, avec une brosse assez douce, brossez et savonnez le ruban tantôt à l'endroit, tantôt à l'envers.

Aussitôt que le ruban a recouvert sa fraîcheur première, et que tout ce qui altérait cette fraîcheur a passé dans la serviette, vous le rincez dans une eau tiède, abondante, jusqu'à ce qu'il soit débarrassé entièrement du savon. On rince ensuite dans de l'eau fraîche, on exprime et on étend sur un linge blanc pour faire sécher. On laisse le ruban jusqu'à ce qu'il ne soit plus que légèrement humide; alors, avec un fer à repasser bien chaud, on repasse très-vite, d'abord à l'envers, puis à l'endroit.

Pour rendre au ruban son éclat, son lustre, il faut, en dernier lieu, tenir le ruban de la main gauche, tandis que la droite presse le fer, le tenant presque droit pour que le tranchant joue comme le dos d'un

couteau que l'on presserait fortement, faisant glisser dessous.

Pour les rubans blancs, si on les veut plus beaux, on peut, après les avoir savonnés et rincés, les laisser macérer vingt-quatre heures dans l'eau pure avant de les repasser.

Les rubans de couleur doivent être savonnés avec de l'eau tiède avant d'avoir été plongés dans l'eau. Aussitôt qu'ils sont propres, il faut les débarrasser du savon en les rinçant dans de l'eau à peine tiède, puis dans de l'eau fraîche; on les exprime ensuite entre deux linges, et on les passe au fer avant qu'ils ne soient secs. Toutes ces opérations doivent être faites avec le plus de promptitude possible.

Grâce à ce procédé, les rubans recouvrent leur apprêt, la vivacité de leurs couleurs, l'éclat du neuf; mais il faut avoir bien soin :

- 1° D'employer du savon blanc pur;
- 2° De l'eau également bien pure, eau distillée ou eau de pluie;
- 3° De rincer dans plusieurs eaux;
- 4° De laisser à moitié sécher avant de repasser.

Si l'on voulait donner au ruban plus d'apprêt que celui qu'on obtient en employant les moyens indiqués plus haut, on ajouterait un peu de dissolution de gomme arabique bien blanche à la dernière eau du rinçage.

Encore un conseil : Achetez toujours, autant que possible, des rubans de belle qualité. Ceux-là se prêtent beaucoup mieux que les rubans bon marché aux différentes opérations du savonnage et du rinçage.

Le choix en est, du reste, fort grand en ce moment, et les nuances aussi fraîches que variées. Le *Solferino* est toujours en vogue. Le gros bleu revient en faveur, et nous avons vu, pour jeunes filles, de jolies capotes de crêpe, ornées seulement sur la passe d'un nœud-cravate en taffetas, bavolet et brides pareilles, en gros bleu.

Le complément de ces capotes est la petite voilette en crêpe lisse garnie d'une ruche tuyautée.

On en fait d'autres en tulle blanc ou noir moucheté de pois, d'étoiles ou de fleurettes en paille; mais nous aimons infiniment mieux, pour jeune fille surtout, la voilette de crêpe lisse ou celle de point d'esprit.

Les fleurs des champs sur les chapeaux font fureur, et c'est justice, car rien n'est frais et jeune comme une demi-couronne de bluets, coquelicots, nielles placée sous un chapeau de paille. Nous avons remarqué un chapeau de paille de riz qui n'avait d'autre ornement qu'une touffe de *coucou* attachée par un petit nœud de taffetas noir, bavolet et brides semblables, et qui avait pourtant le cachet le plus charmant et le plus distingué.

C'est qu'en effet, l'élégance n'est point dans la multitude et la richesse des ornements, mais, tout au contraire, dans la simplicité. L'harmonie des nuances est aussi une des conditions essentielles de la véritable élégance; aussi ne suffit-il point de choisir un joli chapeau, une robe bien fraîche, il faut encore se demander si l'un et l'autre formeront un tout harmonieux. La mode, au reste, depuis quelques années, simplifie beaucoup les choses. Les étoffes de printemps sont en général des grisailles; les par-dessus sont en taffetas noir, la couleur du chapeau reste seule à choisir.

Pour les bains de mer, nous avons vu une étoffe souple et solide, la *Paramata*, dont le fond est gris à petites rayures, avec semé brodé à la main, pois ou fleurettes des champs.

La *taffetaline* est également une étoffe rayée.

Pour demi-toilette, la popeline imprimée avec semés pompador et camaïeu.

Pour jeune femme, la maison Gagelin a le foulard de l'Inde ou *Cora*, extra-fort, qui fait de très-belles robes. La couleur Havane est la plus distinguée.

La forme des robes ne varie guère; seulement les jupes ont une tendance de plus en plus marquée à se garnir dans le bas. C'est le plus souvent un large biais de taffetas, d'une couleur plus foncée que celle de la robe, ainsi qu'on le voit sur notre gravure de modes.

L'explication de cette gravure donne d'assez amples renseignements pour que nous n'ayons pas besoin de revenir sur ce chapitre.

Nous avons, il y a peu de temps, donné le patron d'une blouse *matelot* pour enfant, disant que ce modèle agrandi pouvait servir pour jeunes filles, et former un charmant dessous de zouave.

Cette blouse, que nous conseillons de faire en flanelle pour les bains de mer et les matinées de campagne, se fait aussi en jaconas. On l'appelle alors *chemise russe* et on la brode en coton ou en laine de couleur; nous en avons un modèle qui n'a pu trouver place sur la planche du mois, mais qui figurera, nous l'espérons, sur celle de juin.

Cette chemise et les zouaves seront généralement, cet été, préférés pour la campagne, aux casques longues pareilles aux robes.

On en fait toujours en taffetas noir; mais elles ne sont qu'à demi-ajustées.

La redingote en drap anglais (*water-proof*) et le burnous arabe, en même tissu sont, pour demi-toilettes, les vêtements les plus commodes et les mieux portés. Ils n'ont aucun ornement; c'est ce qui les distingue des ces vêtements de pacotille en drap de couleur très-claire, bordés de rubans, de ruches et contre lesquels, mes chères enfants, je vous prie de vous tenir en garde.

Même recommandation pour les vêtements d'enfant : pour petite fille, la casaque large ou paletot demi-juste, en drap gris, bordé seulement d'un petit liseré bleu. Pour petit garçon, le paletot de drap anglais.

Nous avons vu pour petite fille de trois ans une jolie robe de piqué blanc, garnie dans le bas d'un large biais de même étoffe, rattaché à la jupe par un gros liseré de percale. Le corsage était plat, décolleté carrément, boutonné sur le côté; les boutons continuaient également sur le côté de la jupe. Manches courtes, ornées d'un biais.

Le même modèle peut se faire en popeline ou en poil de chèvre; seulement, alors, le biais, le liseré et les boutons doivent être en taffetas de couleur.

Le col droit en toile se porte beaucoup avec la petite cravate noire à bouts brodés. Pour le matin, sous le zouave, nous trouvons bien commodes le col et les manches en percale de couleur.

Avec les robes un peu ouvertes du haut, on peut adopter la petite cravate de batiste, dont les bouts sont garnis d'une guipure blanche un peu haute : c'est très-simple, mais très comme il faut, et tant soit peu dix-septième siècle.

LE JEU DU CHEVAL BLANC.

Ce Jeu se compose de cinq cartes et de huit dés. Les cartes sont : le *Cheval blanc*, le *Marteau*, la *Cloche*, la *Cloche* et le *Marteau*, et la *Douane*. Des huit dés, six portent chacun un nombre de points depuis un jusqu'à six; les autres portent l'un une *Cloche* et l'autre un *Marteau*.

Le nombre des joueurs n'est pas limité. On convient de la valeur des jetons; chaque joueur doit en avoir 120. A chaque partie chacun en met trente au panier, que l'on appelle le magot; ensuite, on vend les cartes au plus offrant; le produit de la vente se joint au magot. Le *Cheval blanc* est ordinairement la carte la plus recherchée.

Chacun à son tour jette les dés. Celui qui amène tout blanc paie un jeton au *Cheval blanc*, à moins qu'il n'ait lui-même cette carte. Mais si on amène tout blanc, soit avec la *Cloche*, soit avec le *Marteau*, ou *Cloche* et *Marteau*, c'est le possesseur de celle de ces trois cartes que les dés indiquent qui paie le jeton au *Cheval blanc*.

Celui qui amène un nombre de points sans *Cloche* ni *Marteau*, prend au panier autant de jetons qu'il a amené de points; mais si avec les points on amène ou la *Cloche*, ou le *Marteau*, ou *Cloche* et *Marteau*, c'est le possesseur de la carte qui prend les jetons au panier et non le joueur.

La *Douane* ne sert qu'à la fin de la partie lorsqu'il ne reste plus au panier que quatre ou cinq jetons, alors tous les nombres excédant la quantité des jetons qui sont au panier, deviennent la propriété de celui qui a acheté la *Douane*, et doivent être payés par celui qui les a amenés, excepté dans le cas où il amènerait avec les points la *Cloche* ou le *Marteau*, alors les possesseurs de ces cartes paient l'excédant.

La partie sera terminée lorsqu'un des joueurs amènera autant de points qu'il reste de jetons dans le panier; ce qui fait que la *Douane* reste quelquefois sans rétribution.



Figures et costumes de la Saison Imp. de la Calandray Paris

Senorita

Duchesse

Albano

Desdemona

Rimini

Liberty

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Ayuntamiento de Madrid

29^e année. Mai 1861

Imprimerie de la Calandray, Rue de la Calandray, 1.

N° 1

Amsterdam, Desterbecq, Nieuwmarkt, Over S. Nicolaas Straat

Eufie, pour r
vent posée, le
adopté.

EXPLICATION

Patrons rédu
Desdemona. —

Rimini. —

Albano. —

Duchesse. —

Senorita. —

Patron grande
MANTELET CHA

Le Desdemona
bais de taffetas
seille; sur ce bi
tache de soie d
boutons en taffe
ce charmant vêt

Le Rimini es
haute dentelle c
une cordelière
du vêtement. P
la dentelle une
comme on le v
le Rimini est un

L'Albano n'est
fetas; une guip
pelerine sur le
simule un petit

Le mantelet
fond est en cach
de taffetas bro
est une guipure

Le Senorita e
d'une dentelle d
de la dentelle, l'
sont garnis d'u
bord des manch
forme revers.

La famille de
sorte de fatalité
gois 1^{er}, en lui l



Imp. et Lith. J. B. de la Colindres, Paris

Auguet Senorita

Pier

29^e année Mai 1861

Bruxelles, Dauterberg Rue de la Vierge

Ayuntamiento de Madrid

A^o 1^o

por S^{te} Nicolas Israel

Enfin, pour répondre à une dernière question, sou-
vent posée, le gant de Suède est, pour l'été, le seul
adopté.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE MANTELETS.

Patrons réduits au dixième.

- Desdémona*. — 1, Dos.
2, Devant.
Rimini. — 3, Dos.
4, Devant.
Albano. — 5, Dos.
6, Jupe du dos.
7, Devant.
8, Manche.
Duchesse. — 9, Corps du mantelet.
10, Volant.
Senorita. — 11, Dos.
12, Petit côté.
13, Devant.
14, Manche.

Patron grandeur naturelle :

- MANTELET CHATELAINE. — 15, Corps du mantelet.
16, Volant.

Le *Desdémona* se fait en drap d'été et se borde d'un
biais de taffetas de couleur pensée, vert, bleu ou gro-
seille; sur ce biais on ajoute plusieurs rangs de sou-
tache de soie de même couleur que le taffetas. Des
boutons en taffetas assorti complètent l'ornement de
ce charmant vêtement de demi-saison.

Le *Rimini* est en taffetas noir, avec une très-
haute dentelle de laine, ou une guipure, rattachée à
une cordelière en passementerie qui garnit le haut
du vêtement. Pour demi-saison, on peut ajouter sous
la dentelle une pelisse en taffetas, montée à gros plis,
comme on le voit sur la gravure. Sans cette pelisse,
le *Rimini* est un vêtement d'été.

L'*Albano* n'est autre qu'une basquine à plis, en taf-
fetas; une guipure garnit les manches et simule une
pèlerine sur le haut du corsage. Une passementerie
simule un petit col plat.

Le mantelet *Duchesse* est un châle carré dont le
fond est en cachemire, et que borde une large bande
de taffetas brodée en chenille. Au bord de cette bande
est une guipure.

Le *Senorita* est une basquine en taffetas, garnie
d'une dentelle de laine qui simule un zouave. La tête
de la dentelle, l'entourneure des manches et les poches
sont garnis d'une ruche de taffetas découpé. Sur le
bord des manches est posée à plat une dentelle qui
forme revers.

Le *Mantelet châtelaïne* peut se faire de deux ma-
nières :

1° En taffetas garni d'un volant et orné de ruche
ou de chicorées; 2° en tulle recouvert de guipures et
de ruches de taffetas.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODE.

Première toilette. — *SEÑORITA*. — Robe de taffetas
double chaîne, jupe unie, boutonnée devant, du haut
en bas, corsage plat et rond également boutonné,
manches demi-justes avec jockeys en haut et revers
en bas, bordés d'un liseré en taffetas de couleur. Les
boutons sont assortis à ce liseré. — Chapeau de crin
blanc, bavolet de tulle garni d'une dentelle noire;
sur la passe, une traverse de velours groseille des
Alpes, et sur le côté, touffe de roses de même couleur
et de plumes noires. Dessous assorti.

Deuxième toilette. — *DUCHESS*. — Robe de taffetas
couleur havane, nouveau modèle *Senora*; la jupe est
garnie dans le bas d'une large bande de taffetas de
même couleur que la robe, mais d'une nuance plus
foncée. Le corsage est plat et garni également de taf-
fetas ainsi que les manches. — Capote de crêpe pensée,
coulissée. Sur le côté, assez haut sur la passe, un
chou de crêpe découpé, terminé par une dentelle.

Troisième toilette. — *ALBANO*. — Robe de taffetas
camaïeu, jupe garnie dans le bas d'un grand volant
surmonté de quatre petits. — Chapeau de paille de riz
orné d'un côté d'une grande plume d'autruche, de
l'autre d'une touffe de roses entourées de plumes,
bavolet et brides de taffetas.

Quatrième toilette. — *DESDÉMONA*. — Robe de taffetas
gris-mousseline dont chacun des lés est garni d'une
petite ruche découpée en taffetas de couleur vert,
bleu, groseille ou pensée. Le corsage est également
orné de chicorées qui forment brandebourgs. La
manche est très-large dans le haut, formant des
bouillonnés en long, retenus par d'autres chicorées. —
Chapeau de paille d'Italie avec lame. Couronne de
plumes sur le fond.

Cinquième toilette. — *Rimini*. — Robe de taffetas
noir, garnie de volants jusqu'au deux tiers. Ces vo-
lants sont bordés d'un ruban en passementerie, for-
mant un très-petit quadrillé blanc et noir. Manches
pagodes, garnies de trois volants. — Chapeau de
grosse paille, dit *paillason*, orné sur le côté d'une
gerbe de fleurs des champs, coquelicots, nielles, mar-
guerites et bluets, avec une *traîne* en folle-avoine.
Bavolet et brides en taffetas paille. Dessous assorti.

ÉPHÉMÉRIDES

27 MAI 1574. — EXÉCUTION DE MONTGOMMERY

La famille de Montgomery semblait vouée à une
sorte de fatalité; un d'entre eux faillit tuer Fran-
çois I^{er}, en lui lançant un tison enflammé; son fils

tua Henri II dans un tournoi. Le régicide involontaire
s'enfuit en Angleterre; mais dès que la guerre civile
eut éclaté en France, il revint, et prit une part active

dans le parti calviniste. Il échappa à la Saint-Barthélemy; mais s'obstinant à chercher son sort, il se trouva au siège de la Rochelle; de là, il se jeta en Normandie, dans la ville de Domfront, où il se vit atteint et forcé de se rendre. Amené à Paris par ordre de Catherine de Médicis, il fut condamné à perdre la

tête, et ses enfants furent dégradés de noblesse :
« S'ils n'ont pas la vertu des nobles pour s'en relever,
» dit fièrement Montgomery, je consens à la dégradation. » Il subit son arrêt avec beaucoup de courage.

Mosaïque

Géographie de Shakspeare.

Es-tu certain, dit Antigonus au matelot dans le *Conte d'Hiver* de Shakspeare, es-tu certain que notre vaisseau a touché les déserts de la Bohême?

Our ship hath touch'd upon
The deserts of Bohemia?

(Acte III, scène III.)

Bonheur et Malheur sont deux frères
Qui furent toujours ennemis.
Fortune et Hasard sont leurs pères,
Que l'on vit toujours fort amis.
Malheur, à la mine pauvrete,
Ne fut jamais trop bien traité;
Bonheur, d'une beauté parfaite,
Fut de chacun l'enfant gâté.
Bonheur veut un parti sortable,
Riche dot et bonne maison;
Malheur se sentait moins aimable :

Il eut moins de prétention.
Bonheur épousant l'Inconstance,
Se trouva bientôt malheureux;
Malheur épousa l'Espérance,
Et finit par se croire heureux.

Comte DE SABRAN.

Si l'on pouvait compter tout ce qu'ignore le plus savant, on verrait qu'entre un ignorant et lui, la différence est de bien peu de chose.

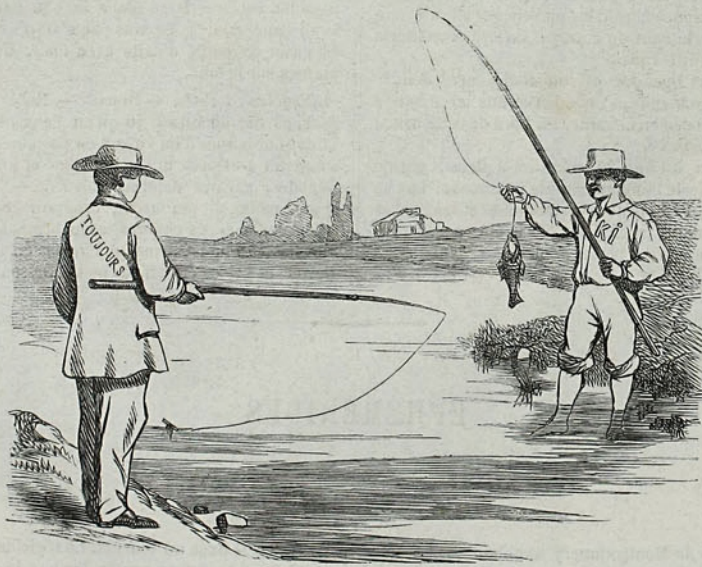
Droz.

Remplir un devoir, c'est exercer sa raison, c'est donner de la valeur à sa parole, à sa foi; c'est se créer à soi-même une sorte de puissance morale, c'est constituer à son profit l'autorité d'autrui, et acquérir ainsi une part de tout ce qu'il y a de louable dans les institutions humaines.

MARCHANGY.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AVRIL : *La faim chasse le loup du bois..*

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Auelet, 64.



Pauget

Calques et Reproducts d'après le dessin de la Calandre et Paris

C. Sartre

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Filles du Calvaire 1.

29^e année Juin 1861

Amsterdam Denterberg Rue du Calvaire 15^e Porte de la Seine

N^o 17.

Amsterdam Denterberg Nieuwendijk Door S^{te} Nicolaas Straat

Ayuntamiento de Madrid

CONSEJO A TRAVES DEL SALON

El Consejo a través del Salon es un libro que trata de la vida social y política de la época. El autor, un escritor de la época, describe con detalle las costumbres y el comportamiento de la aristocracia y la burguesía de la época. El libro es una obra importante que refleja la vida de la época y es una fuente valiosa para los estudiosos de la historia.

El libro está dividido en capítulos que describen diferentes aspectos de la vida social y política. El autor utiliza un lenguaje claro y sencillo para explicar los conceptos y las ideas. El libro es una obra importante que refleja la vida de la época y es una fuente valiosa para los estudiosos de la historia.

El libro es una obra importante que refleja la vida de la época y es una fuente valiosa para los estudiosos de la historia. El autor utiliza un lenguaje claro y sencillo para explicar los conceptos y las ideas. El libro es una obra importante que refleja la vida de la época y es una fuente valiosa para los estudiosos de la historia.